

L'autre Parole

La revue des femmes chrétiennes et féministes



no 70, été 1996

L'autre Parole

C.P. 393, Succ. C, Montréal, Qc, H2L 4K3

SOM-MÈRE

	Pages
Liminaire	3
<i>Agathe Lafortune et Marie-Andrée Roy</i>	
Sainte Monique	4
<i>Marie Gratton</i>	
Hildegarde de Bingen	8
<i>Marie-Rose Majella et Yvette Téofilovic</i>	
Claire d'Assise	12
<i>Marie-Andrée Roy</i>	
Marguerite Porète	16
<i>Pascale Pierre</i>	
Angèle de Foligno	19
<i>Agathe Lafortune</i>	
Brigitte de Suède	24
<i>Louise Roy</i>	
Catherine de Sienne	27
<i>Élisabeth Lacelle</i>	
Margery Kempe	31
<i>Agathe Lafortune</i>	
Thérèse d'Avila	34
<i>Réjeanne Martin</i>	
Marie de l'Incarnation	39
<i>Monique Dumais</i>	
Jeanne Mance	42
<i>Françoise Deroy-Pineau</i>	
Dorothy Day	46
<i>Nusia Matura et Agathe Lafortune</i>	
Des femmes en mouvement de libération au Brésil (suite)	52
<i>Ivone Gebara</i>	
Saviez-vous que...	54
<i>Agathe Lafortune</i>	

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes :

à Montréal : L'Androgyne
La Librairie des Éditions Paulines
à Rimouski : La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée au verso de la revue.

LIMINAIRE

Nous sommes fières de vous présenter un recueil de courtes biographies de femmes inspirées et inspirantes. La matière rassemblée est disparate et échevelée, à la fois riche et pauvre, en tout cas faite des contributions généreuses de plusieurs collaboratrices que nous voulons d'abord remercier ici chaleureusement. Il s'agit de douze récits de vie de femmes « saintes ou moins saintes » qui donnent un aperçu de leur apport, à travers différentes époques, au développement de la vie spirituelle et religieuse de la tradition chrétienne. Par cette publication, nous visons à faire revivre un passé où les femmes ont été trop souvent occultées afin de favoriser la reconstruction de notre mémoire collective. Nous voulons également concourir au travail d'élaboration d'une spiritualité « femme », spiritualité qui a été et qui est encore largement dominée par la présence des hommes. Comme vous allez le constater, ces femmes que nous vous présentons ont toutes connu — elles ont d'ailleurs pu en souffrir — le moule formateur/déformateur d'une spiritualité masculine et cléricale. Ce moule dominant a probablement recouvert une large part des dimensions originales de leur spiritualité. Mais les fragments qui nous restent laissent quand même transparaître, par certains aspects, une démarche spirituelle créative et fortement ancrée dans une expérience de vie.

Ces figures féminines que nous vous présentons proviennent d'Afrique, d'Europe — Espagne, France, Angleterre, Italie, Allemagne, Suède — et d'Amérique — États-Unis et Québec — ; elles appartiennent à différentes époques depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours. Il y a des laïques et des religieuses, des savantes et des quasi illettrées. La plupart d'entre elles ont parcouru les routes ou traversé des mers pour donner suite à des projets ambitieux à la fois d'ordre politique, éducatif et humanitaire. Certaines ont eu des contributions significatives au plan culturel, par exemple en musique et en littérature. Voyageuses audacieuses, elles n'ont pas craint d'aller à la rencontre des personnes appartenant à différentes cultures; femmes éprises de justice, elles se sont souvent engagées en faveur des plus pauvres et des marginaux. D'autres enfin, n'ont pas hésité à faire des représentations, voire des remontrances aux autorités religieuses et politiques de leur temps.

Chacun des textes du recueil se présente en trois volets comportant à la fois des éléments de biographie, de courts extraits des écrits des personnes en question et une prière ou une méditation inspirée des mêmes écrits. La lecture que vous en ferez pourra s'échelonner, à votre guise, sur douze jours ou, par ailleurs faire l'objet de méditations durant l'année longue, chacune des biographies dressées correspondant à un mois du calendrier.

Bonne lecture et paisible méditation!

AGATHE LAFORTUNE et MARIE-ANDRÉE ROY

Janvier

SAINTE MONIQUE
(332-386)

La pleureuse à jamais consolée

par Marie Gratton



De Monique nous savons seulement ce que son fils Augustin a choisi de nous révéler. Sans lui, sa mémoire n'aurait jamais traversé les siècles; malgré lui, — son amour filial ne l'avait pas aveuglé — son souvenir nous est parvenu un peu aseptisé par des bonnes âmes, plus soucieuses d'édifier les générations futures, que de transmettre un portrait psychologique fidèle d'une personnalité complexe d'où les ombres ne sont pas absentes.

Ce qu'une hagiographie et une iconographie pieuses ont voulu retenir de cette Berbère, née en 332, c'est l'image d'une mère poursuivant sans relâche, pour le ramener à Dieu, un fils perdu au milieu des débauches, et obtenant à force de prières et de larmes la faveur de sa conversion.

Monique c'est celle qui dans la douleur enfante deux fois Augustin : *en sa chair à la lumière d'aujourd'hui, en son cœur, à la lumière éternelle*¹.

La vie de Monique, telle qu'Augustin la voit, pourrait être la parfaite illustration des merveilles que peut accomplir la grâce quand elle s'empare d'une créature et la libère de la gangue du péché, malgré tous les obstacles qu'offre la nature.

Monique, c'est une passionnée. Petite fille, en cachette, *elle lampait le vin pur presque à pleins gobelets*,² ce vin qu'on lui avait confié la tâche de quérir à la cuve, la croyant incapable du moindre abus de confiance. Surprise par une servante qui lui jette sa faute à la figure, elle renonce d'un seul coup à cette habitude.

¹ Saint Augustin, *Confessions*, Paris, Pierre Horay, coll. Le livre de poche chrétien, 1947, p. 240.

² *Ibid.*, p. 241.

Élevée dans la piété, on lui choisit un mari enclin à de grandes colères, sensuel et non baptisé. Sa vie se passe à se soumettre à cet homme *comme au Seigneur*³ pour éviter les coups et l'amener au baptême. À ses voisines, victimes de violence conjugale, elle conseille de tenir leurs langues pour s'épargner d'être battues⁴. En butte aux calomnies des servantes, elle a d'abord à affronter l'humeur de sa belle-mère, mais sait gagner son estime à force d'*égards* et de *constance à endurer*⁵. Elle finit par voir son mari recevoir le baptême et trouve après sa conversion moins d'occasions de pleurer⁶. Elle élève ses fils, les reprenant *chaque fois qu'elle les voyait gauchir loin de Dieu*⁷. Elle sert comme une *filie* Augustin et son cercle de savants amis, comme une *mère* elle les soigne⁸.

Pour Augustin, qui semble bien le préféré parmi ses enfants, elle arrange un mariage avec une fille de son choix, bien dotée et prépubère. Mais pour rendre possible cette union dont elle rêve depuis longtemps, elle exige qu'il quitte la concubine à laquelle il est passionnément attaché depuis quatorze ans, celle-là même qui lui donna le fils tant aimé Adeodatus et à qui Monique avait refusé l'entrée de la maison familiale lors du retour de Carthage, la jugeant de condition trop modeste pour mériter d'être épousée. Une concubine et l'enfant du péché n'avaient pas leur place chez elle. Mère ambitieuse et possessive, rêvant d'une belle carrière d'avocat pour son brillant Augustin, elle sait reconnaître toutefois les voies déroutantes qu'emprunte la grâce et qui court-circuitent ses ambitions humaines. Le mariage projeté avec cette fiancée trop jeune ne se conclura jamais. En lieu et place Augustin se convertit!

C'est détachée de bien des vanités qu'elle vient mourir en 386, loin de sa terre natale, à Ostie, où elle a suivi son fils et son petit-fils que sa mère répudiée avait confié à Augustin avant de repartir en Afrique pour consacrer à Dieu le reste de sa vie. Monique peut mourir apaisée dans les bras de son fils prodigue qu'aucun attachement humain ne sépare plus d'elle. *La petite suceuse de vin pur*⁹ était devenue sobre; l'épouse vouée aux *outrages du lit conjugal*¹⁰, chaste veuve; la chrétienne africaine, débarrassée de toute pratique superstitieuse sous la gouverne d'Ambroise le Milanais¹¹; la mère ambitieuse, résignée et la pleureuse, à jamais consolée.

³ *Ibid.*, p. 242.

⁴ *Loc. cit.*

⁵ *Ibid.*, p. 244.

⁶ *Ibid.*, p. 245.

⁷ *Loc. cit.*

⁸ *Loc. cit.*

⁹ *Ibid.*, p. 242.

¹⁰ *Ibid.*, p. 243.

¹¹ *Ibid.*, p. 135.

Monique n'a pas écrit, mais elle philosophait, paraît-il, si brillamment, *qu'oubliant tout à fait son sexe, Augustin et ses amis, croyaient voir quelque grand homme siéger parmi eux*¹ lorsqu'ils l'invitaient à participer à leurs discussions... quand ses tâches domestiques lui laissent des *loisirs*².

Augustin dans ses *Confessions*, rapporte d'elle quelques brefs propos :

À ses voisines battues, voici son discours :

*La faute en est à vos langues. Du jour que vous avez entendu lire le contrat de mariage vous deviez le tenir pour l'instrument qui a fait de vous des servantes; il fallait pourtant vous rappeler votre condition et ne pas faire les fières avec vos seigneurs et maîtres*³.

Elle avait rêvé pour Augustin d'un riche mariage, converti, il choisit le célibat. Elle en conclut :

*Je distingue, par je ne sais quel goût impossible à traduire dans les mots, la différence entre Dieu quand il révèle, et mon âme quand elle rêve*⁴.

À l'article de la mort, elle fait le bilan avec Augustin :

*La vie présente n'a plus rien par quoi me retenir (...) Tout ce que j'espérais du siècle présent est maintenant au bout. La seule raison que j'avais de vouloir m'attarder encore un peu dans cette vie c'était, avant de mourir, de te voir chrétien. Mon Dieu me l'a donné et il me comble par delà, puisque je te vois mépriser pour son service jusqu'au bonheur terrestre. Ici bas qu'est-ce que je fais?*⁵

Elle, qui avait planifié ses funérailles et choisi d'être enterrée au côté de Patricius son unique époux, consentira à un dernier détachement :

*Enterrez mon corps n'importe où, sans vous mettre en peine de lui. Je ne demande qu'une chose, que vous fassiez à l'autel du Seigneur mémoire de moi, quelque part que vous puissiez être*⁶.

Voilà ce qu'elle demandait à ses fils. L'Église a fait beaucoup plus pour elle. La mémoire de sainte Monique est célébrée le 4 mai, et des femmes partout dans le monde la

¹ Saint Augustin, *De beata vita, Oeuvres de S. Augustin*, tome IV, Paris, D.D.B., 1947, p. 241.

² Saint Augustin, *De ordine, Oeuvres de S. Augustin*, tome IV, Paris, D.D.B., 1947, p. 359.

³ Saint Augustin, *Confessions, op. cit.*, p. 243.

⁴ *Ibid.*, p. 158.

⁵ *Ibid.*, p. 248.

⁶ *Ibid.*, p. 249.

vénèrent comme patronne en portant son nom. Ma mère a voulu que je sois du nombre en m'appelant Marie Anne Monique.

Monique l'émotion très vive que met Augustin à évoquer ta mémoire me gagne, car il parle de toi non pas comme d'une sainte auréolée dès le berceau, mais comme d'une femme chargée de forces et de faiblesses qui marche vers son Dieu. À ses yeux, tu es une pèlerine, qui certes, sait où elle veut aller, mais qui trébuche en chemin et que la Providence entraîne sur des voies qu'elle n'aurait pas elle-même choisies, et qui l'oblige à de durs renoncements. Par lui, nous savons que tu as charrié avec toi, durant tout ton voyage, le lot d'ambiguïtés que comporte l'amour maternel qui se voudrait désintéressé, mais ne l'est jamais tout à fait. Tes enfants t'ont apporté joies et tristesses. Comment ne pas te sentir toute proche ? Toi, fillette futée, femme à la vive intelligence, mère tout à la fois frustrée et comblée, je te salue par delà les siècles, comme une soeur humaine inébranlable dans son espérance, tout à la fois tendre et passionnée.



HILDEGARDE DE BINGEN
(1098-1179)

**Une abbesse aux multiples talents :
philosophe, naturaliste et compositrice**

par Marie-Rose Majella et Yvette Téofilovic



Hildegarde de Bingen est l'une des grandes figures de la chrétienté médiévale. Cette abbesse rhénane est la conscience spirituelle et politique de son temps. Ses visions, ses paroles et ses écrits la rendirent si célèbre dans son pays qu'elle fut surnommée la « sibylle du Rhin ». Son prestige est confirmé par saint Bernard et dès 1147, le pape Eugène III lui ordonne de « révéler tout ce qu'elle reconnaissait dans l'Esprit Saint ». Elle est l'une des voix les plus écoutées de toute l'Allemagne et même de tout le nord de l'Europe.

Son père appartenait à la noblesse de Bermensheim. Elle était la cadette de dix enfants et à l'âge de huit ans, Hildegarde est confiée pour son éducation à Jutta, la supérieure des moniales recluses du Mont Saint-Disibode. Cette dernière enseignait à quelques élèves à lire, écrire, chanter et psalmodier. À 15 ans, elle devient novice et abbesse à 38 ans, lors du décès de l'abbesse Jutta.

Hildegarde se décrit comme une messagère de Dieu, la bouche de Dieu. Elle devenait ainsi prophète. Dieu lui avait donné une mission concrète : « Écris ce que tu vois et entends ! Révèle les merveilles que tu as connues ! Écris-les et parle ! » Par ailleurs, elle se qualifie de « pauvre petite femme », de « femme inculte ». L'usage de ce procédé lui permet de faire ce qui, en principe, n'était pas permis, soit le droit d'enseigner publiquement. D'ailleurs, jusqu'au XVI^e siècle, de nombreux auteurs ont fait référence à l'authenticité et à l'origine divine de ses écrits et paroles.

Elle attendit d'avoir dépassé la quarantaine pour commencer à composer des poèmes et de la musique liturgiques. Vers 1150, Hildegarde réunit ses cantiques en un cycle lyrique

qu'elle nomma : « Symphonie de l'Harmonie des révélations célestes ». Parmi les femmes qui occupent le devant de la scène : 15 sont consacrées à Marie, 13 à sainte Ursule. Entre 1163 et 1173, elle élabore sa cosmologie. Elle a une parfaite maîtrise de l'imagerie érotique du Cantique des cantiques.

Ses oeuvres scientifiques occupent le cinquième de sa production littéraire. Pour elle Dieu fournit à l'homme dans la création tous les moyens de guérir les malades. Plusieurs pages de ses écrits sont consacrées à la vie génitale des femmes. Elle mentionne même les propriétés abortives de certaines plantes.

Elle aurait fait quatre importants voyages de prédication. On peut imaginer quelle dut être la fatigue de tels voyages pour une femme ayant plus de 70 ans lors du dernier périple. Rappelons qu'à l'époque, les déplacements se faisaient tantôt à cheval, tantôt à pied ou dans une embarcation. Elle entretenait aussi une nombreuse correspondance. Quatre papes et de nombreux princes de l'Église l'ont consultée.

Hildegarde serait la première philosophe à présenter une théorie complète de la complémentarité des sexes. Elle intègre la rationalité, la matérialité et la spiritualité de la nature humaine en un tout unifié. Les hommes et les femmes sont différents de manière significative et les hommes et les femmes sont égaux. N'oublions pas qu'elle a vécu et voyait l'expérience de la complémentarité des sexes reconnue dans plusieurs abbayes et monastères doubles de tradition bénédictine — pratique qui eut cours du IX^e au XII^e siècles. Par ailleurs, cette théorie de la complémentarité des sexes souffre aussi de quelques inconsistances dans l'argumentation.

Les critiques ne s'entendent pas à savoir si Hildegarde a fait ou non un voyage jusqu'à Paris alors qu'elle était âgée de plus de 75 ans. Elle-même ou son exécuteur littéraire aurait voulu s'assurer de la prise en compte des écrits d'Hildegarde par ce haut lieu de savoir qu'était devenue l'Université de Paris. Hildegarde savait, de par sa nombreuse correspondance avec l'élite intellectuelle de l'époque, que les couvents perdaient de leur prestige au profit de l'Université de Paris. Hildegarde savait l'engouement pour la philosophie d'Aristote et l'impact que cela aurait sur sa théorie de la complémentarité des sexes. D'ailleurs, en 1255, l'Université de Paris adopte les travaux d'Aristote et les femmes n'ont pas accès à ce lieu de définition du savoir. C'est donc à partir de ce moment que les théories de la complémentarité des sexes perdent tout le pouvoir qu'elles avaient. Il faudra attendre plusieurs siècles avant que les écrits de cette philosophe, théologienne, médecin du corps et de l'âme, naturaliste, compositrice, musicienne, épistolière soient enfin reconnus. Le tournant vers la pensée holistique a permis de réactualiser cette auteure qui dicta toute son oeuvre en latin.

D'aucunes, d'aucuns souhaitent qu'enfin on la nomme docteur de l'Église mais le Saint-Siège maintient qu'elle doit d'abord être canonisée. Certaines, certains s'y activent.

Lettre d'Hildegarde à Werner, abbé ou prévôt de la communauté des paroisses locales de Kircheim unter Tech qui lui a demandé copie du texte de son prêche. Sa lettre dit :

J'ai vu, éveillée de corps et d'âme, une image très belle, ayant la forme d'une femme qui était d'une suavité des plus choisies et si aimable par sa délicieuse beauté que l'esprit humain ne serait pas capable de la concevoir; sa stature tenait à la terre et allait jusqu'au ciel... Mais son visage était couvert de poussière et son vêtement du côté droit avait été déchiré et son manteau avait perdu son élégante beauté, ses chaussures aussi avaient été souillées, et elle-même criait vers les hauteurs du ciel d'une voix forte et sinistre, disant : « Écoute, ciel, car mon visage a été sali, et pleure, ô terre, car mon vêtement a été déchiré... Ceux qui veillent sur moi, à savoir les prêtres qui devraient rendre ma face rutilante comme l'aurore et grâce à qui mon vêtement devrait briller comme l'éclair... ils ont aspergé de poussière mon visage, ont rendu sombre mon manteau et noirci mes chaussures... Les prêtres du Christ qui auraient dû me rendre pure et me servir dans la pureté ne font qu'aggraver ces blessures dans leur excès d'avarice en parcourant les églises de l'une à l'autre. (Pernoud : 171-172).

Prière à la manière d'Hildegarde

Ode à la création

Et le feu a la flamme et est louange à Dieu.
 Et le vent remue la flamme
 et est louange à Dieu.
 Et dans la voix se trouve la parole
 et elle est louange à Dieu.
 Et la parole de la femme
 comme celle de l'homme est louange à Dieu.
 Par là toute la création est louange à Dieu.

Et le corps de la femme est louange à Dieu.
 Et l'union de la femme et de l'homme est louange à Dieu.
 La passion de l'homme et de la femme, le désir de tendresse sont louanges à Dieu.
 Le plaisir corporel et la vie spirituelle sont louanges de Dieu.

Sources utilisées

Allen, Prudence, R.S.M., *The concept of woman — The Aristotelian Revolution 750 BC — AD 1250*, Montréal, Eden Press.

Feldman, Christian, *Hildegarde de Bingen — Moniale et génie*, Montréal, Médiaspaul, 1995.

Hertzka, Dr. Gottfried et Strehlow, Dr. Wighard, *Médecine des pierres précieuses de sainte Hildegarde*, Montsurs : Éditions Résiac, 1990, (édition française).

Maurin, Daniel, *Les remèdes — Sainte Hildegarde : une médecine tombée du ciel I*, Paris, Éditions Mame, 1992.

Pernoud, Régine, *Hildegarde de Bingen — Conscience inspirée du XI^e siècle*, France, Éditions Du Rocher, 1994.



CLAIRE D'ASSISE
(1193-1253)

La dame assez riche pour désirer vivre la radicale pauvreté

par Marie-Andrée Roy

Traces biographiques

Claire d'Assise constitue une figure étonnante pour les femmes d'aujourd'hui. Mais ses biographes l'ont souvent évoquée de manière édulcorée, la décrivant comme une belle jeune fille enthousiaste vivant dans l'ombre de son ami François d'Assise. Quelques indices m'amènent à penser cependant qu'elle avait une personnalité forte, anticonformiste et qu'elle était une femme autonome et déterminée.



À dix-huit ans, cette jeune femme cultivée (plus instruite que son bon ami François) quitte sa famille en secret, en pleine nuit, et va retrouver François pour partager son idéal de vie. Sa soeur Agnès la rejoint quelques jours plus tard. Elle affronte alors la colère du

clan familial. Elle s'installe à Saint-Damien et commence à vivre avec quelques compagnes une forme de vie religieuse qui se démarque radicalement des autres formes de vie religieuse alors en vigueur. En fait, elle est à l'origine d'un des grands courants qui a marqué la spiritualité occidentale et elle a connu au cours de sa vie un important rayonnement. De Bruges à Prague en passant par Reims, des milliers de femmes vont suivre ses traces, des communautés vont se former sur le modèle de celle de Saint-Damien.

Le parcours de Claire d'Assise constitue une longue quête de liberté. Cette liberté lui est indispensable pour rencontrer totalement son Dieu. Son projet de vie ne peut se réaliser qu'à la condition qu'elle parvienne à se soustraire à la main mise de la société patriarcale qui l'entoure. Certes, elle demeure une femme de son époque et elle n'a pas pu échapper complètement aux contrôles cléricaux et autres qui prévalaient, mais elle a structuré, pour elle-même et pour ses soeurs, un espace de liberté remarquable.

Cette femme habitée par son Dieu a recherché les conditions nécessaires pour réaliser son projet de vie. Ses écrits témoignent éloquemment de sa compréhension des

conditions qui doivent être réunies pour réussir. On peut identifier trois lieux principaux où Claire exerce sa liberté. Elle refuse le contrôle de son corps en optant pour le célibat et la chasteté. Elle s'efforce d'échapper au contrôle économique en optant pour la pauvreté radicale et la non possession de biens. Elle cherche à se soustraire aux codes de lois imposés par les clercs en rédigeant une règle de vie pour elle-même et pour ses soeurs.

Option pour une chasteté amoureuse. En ce temps là, l'exercice de la sexualité impliquait les liens du mariage, donc la tutelle d'un mari et les maternités nombreuses. Quand Claire choisit le célibat et la chasteté, elle choisit de soustraire son corps à la main mise d'un conjoint, elle opte pour la liberté. En même temps, elle ne renonce manifestement pas au sentiment amoureux et ses lettres à Agnès de Prague en témoignent éloquemment : « Vous avez choisi (...) de tout l'élan de votre coeur (...) un époux de plus noble race, le Seigneur Jésus-Christ. Lorsque vous l'aimez, vous êtes chaste (...) Sa puissance est plus forte, sa générosité plus élevée, son aspect plus beau, son amour plus suave et toute sa grâce plus exquise. Par ses embrassements vous êtes désormais liée à lui qui a orné votre poitrine de pierres précieuses et mis à vos oreilles des perles inestimables.»¹

Option pour une radicale pauvreté. Claire choisit de vivre radicalement la pauvreté, refuse toute propriété, rompant en cela avec les traditions monastiques du temps qui autorisaient la possession de terres et de bâtiments pour garantir la sécurité économique de la communauté. Elle fait une lecture paradoxale de la réalité. Alors que la plupart des humains aspirent à la richesse, Claire réclame le droit de vivre dans le dénuement. La pauvreté représente à ses yeux un instrument essentiel pour préserver sa liberté. Elle va passer sa vie à s'objecter à ce que l'Église dote son monastère et lui procure la sécurité financière. Cette fille, issue de la noblesse, a pourtant goûté aux bienfaits de l'avoir. Mais, elle connaît sans doute les contraintes que suppose une dotation, les concessions que l'on doit faire à ceux à qui l'on est redevable. Elle tire sa force de son dépouillement. Elle est convaincue que l'avoir constitue un encombrement et elle refuse de donner prises aux possédants. Elle partage en fait les conditions de vie de la majorité de la population de son temps. Elle va vivre de la mendicité avec tout ce que cela comporte d'insécurité et d'aléatoire au plan de l'approvisionnement. Elle va comprendre dans sa chair la condition de pauvre. En même temps, elle invite les autres, ceux et celles qui possèdent, à s'inscrire dans une nouvelle économie, une économie qui privilégie le don.

L'option de Claire pour la pauvreté constitue également un lieu d'affirmation de sa volonté face au pape. En effet, elle refuse de se plier aux pressions romaines qui entendent

¹ Claire D'Assise, «1^{re} lettre à Agnès », Écrits, Paris, Les Éditions du Cerf, Collection Sources chrétiennes n° 325, 1985, p. 85.

assurer la sécurité économique de la fondation. Celle qui a fait vœu d'obéissance manifeste avec assurance son discernement et son autonomie face aux autorités. Elle demeure avant tout libre.

Option pour une règle de vie nouvelle. Cette liberté, Claire va tenter de l'inscrire dans une règle, elle va s'efforcer de lui donner corps et âme dans le fonctionnement de sa communauté. Première femme à rédiger une règle de vie, elle va aller directement à l'encontre des prétentions des autorités masculines cléricales qui entendent délimiter la vie des femmes par des règles de vie strictes auxquelles elles-mêmes ne sont pas soumises. De grandes balises l'orientent dans sa rédaction; elle entend initier ses soeurs à la liberté, à la responsabilité et au discernement. Elle doit faire preuve d'une tenacité incroyable afin de poursuivre son projet de rédaction et elle n'hésite pas à voguer à contre courant des lois ecclésiales en vigueur. En effet, le concile de Latran IV avait interdit en 1215 la rédaction de nouvelles règles de vie religieuse. Claire qui a vécu 36 ans sous diverses règles sanctionnées par les autorités romaines, ne perdra jamais de vue son projet. Elle aura gain de cause quelques heures avant sa mort en 1253 quand le pape Innocent IV approuvera sa règle.

Traces de son écriture

« Heureuse certes celle à qui il est donné de jouir de ce banquet sacré pour s'attacher de toutes les fibres de son coeur à celui (...) dont l'affection affecte, dont la contemplation refait, dont la bienveillance comble, dont la suavité remplit. (...) Sans cesse plus fortement embrasée de l'ardeur de cette charité (...) en soupirant dans le désir et l'amour extrêmes de ton coeur, exclame-toi : Entraîne-moi derrière toi, nous courrons vers l'odeur de tes parfums, époux céleste! Je courrai, je ne défaillirai pas, (...) jusqu'à ce que ta gauche soit sous ma tête, et que ta droite heureusement m'embrasse, que tu me baises du plus heureux baiser de ta bouche.»¹

¹ Ibidem, « Quatrième lettre à Agnès de Prague », pp. 113 et 117.

Méditation

Tu m'inspires Claire, ma soeur, mon amie.

J'aime ta détermination têtue

qui t'a rendue capable de résister aux autorités familiales et religieuses.

J'admire ton attachement constant à la liberté

et ta volonté d'initier tes soeurs à cette même liberté.

Je salue ta fidélité à tes choix de vie pour la radicale pauvreté,

j'y découvre la richesse insoupçonnée du dépouillement.

J'entends ta prière amoureuse et tes élans passionnés

pour la divinité à qui tu as consacré toute ta vie.

Tu m'invites

à écouter mon propre désir d'Absolu,

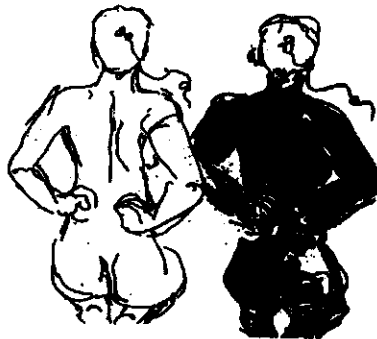
à être fidèle à ma quête de sens,

à m'abandonner, en toute confiance, à la Source de toute vie et de tout amour.

Sources utilisées

Claire d'Assise, *Écrits*, Paris, Les Éditions du Cerf, Collection Sources chrétiennes n° 325, 1985.

Sainte Claire d'Assise, Documents (biographie, écrits, procès et bulle de canonisation, textes de chroniques, textes législatifs et tables), Paris, Éditions franciscaines, 1983.



MARGUERITE PORÈTE
(1250-1310)

Une femme seule devant le pouvoir ecclésiastique

par Pascale Pierre



On sait si peu de choses à son sujet... Elle naît à Valenciennes, dans l'extrême nord de la France, vraisemblablement vers 1250. Marguerite Porète est une béguine.

On dénombre des milliers de béguines, à compter de la deuxième moitié du XIII^e siècle, dans le nord de l'Europe surtout. Les béguines vivent en groupe, sous la conduite d'une « Grande Demoiselle », ou en solitaires. Toutes suivent une Règle de vie pensée pour elles. En fait, le béguinage constitue une forme de vie religieuse « dans le monde » avant la lettre, puisqu'à cette époque le cloître — et parfois la réclusion — demeure la seule forme de vie consacrée reconnue par l'Église pour des femmes. Nombreuses sont celles donc qui poussées par un idéal profond de

vie religieuse, ont opté pour ce nouveau genre de vie, à l'intérieur duquel elles peuvent vaquer avec une belle autonomie tant à la prière et à l'étude qu'à la charité et au travail manuel. Car s'il se trouve des béguinages pour enseigner aux jeunes enfants pauvres ou pour soigner les malades, d'autres deviennent des centres importants de production artisanale. Dans l'ensemble, les béguines prient, étudient, visitent les malades, travaillent de leurs mains, font la toilette des morts et consolent les familles endeuillées (une spécialité béguinale, nous dit-on) et trouvent encore du temps pour la vie domestique collective et personnelle. Elles entretiennent, par exemple, leur petit « appartement » (car les béguinages sont ainsi conçus que chaque béguine y dispose d'un espace bien à elle) ou leur maison. Détail intéressant : ces femmes ne font pas voeu de chasteté et peuvent quitter le béguinage pour se marier! Le célibat n'y est donc pas une option en soi, mais dure le temps du béguinage.

Mais revenons à Marguerite Porète. Elle apparaît comme une béguine de type solitaire, à l'instar de la grande Hadewijch d'Anvers et d'autres qui ont laissé leur marque d'une façon ou d'une autre dans l'histoire de la spiritualité.

Probablement vers 1290, Marguerite rédige, en français (!), un traité de vie spirituelle. Dans le *Miroir des âmes simples et anéanties*, elle se révèle une mystique de haut vol et une femme très cultivée et fort avertie, en matière de philosophie et de théologie notamment. Certains l'ont classée parmi « les plus métaphysiques des béguines », car sa pensée accuse une bien grande densité ontologique. Mais cette passion de l'être reste chez elle profondément liée à l'affectivité. Or ces deux aspects caractérisent la mystique nuptiale, la théologie rhéno-flamande et, plus particulièrement encore, toute la spiritualité béguinale du XIII^e siècle.

Malheureusement, les cent trente-neuf chapitres du *Miroir* heurtent la sensibilité des responsables de l'institution ecclésiale d'alors. Ces derniers dépendent si intimement de la seule théologie scholastique et de son mode d'expression! Or, le langage de la mystique se trouve aux antipodes de la rhétorique théologique officielle et ses défenseurs se montrent trop souvent incapables de saisir les formes langagières éclatées et les subtilités propres à l'expérience mystique.

Voilà donc Marguerite devant le tribunal de l'Inquisition. Une première condamnation tombe en 1306, à Valenciennes : le livre est brûlé sur la place publique. Une deuxième condamnation frappe et l'ouvrage et l'auteure, le 31 mai 1310, à Paris. Elle nécessite le jugement de vingt et un théologiens de l'Université de Paris qui envoient Marguerite au bûcher comme hérétique.

Car comment reconnaître pour vrai un écrit spirituel non rédigé en latin et non cautionné par des phénomènes extraordinaires tels que visions, stigmates ou miracles ? Il est en effet remarquable que Marguerite ne fait pas état d'aucune manifestation de cette sorte, ni dans son livre, ni ailleurs. De plus, la voilà qui donne « congé aux vertus ». Constamment, elle témoigne de l'immédiateté de la grâce, ce qui lui fait « relativiser » la nécessité des signes et sacrements d'Église. Du reste, cette Église, elle la voit grande ou petite selon qu'elle regroupe les chercheurs de Dieu ou les autres. Elle parle abondamment de liberté, d'esprit nouveau. On a ici les principaux motifs de sa condamnation. Et pourtant, trois « clercs » d'importance, dont le grand Godefroy de Fontaines, ont reconnu dans le *Miroir* une très authentique expérience et « manière d'être divine ». Malgré cette reconnaissance, Marguerite meurt sur le bûcher, à Paris, le 1er juin 1310, après un an et demi d'emprisonnement. À en croire les chroniqueurs de l'époque, sa mort a suscité l'admiration et l'édification de tous.

Le texte qui suit est tiré du chapitre VI du *Miroir* de Marguerite. Plus que tout autre, on l'a utilisé pour sa condamnation. Et pourtant, combien de fois Marguerite va-t-elle expliquer ce « congé aux Vertus » ! Parce que ces dernières sont acquises en effet, elles ne constituent plus la recherche fondamentale de « l'âme » obsédée par le seul amour de Dieu.

*Vertus, je prends congé de vous
pour toujours :
J'en aurai le coeur plus libre
et plus gai
Votre service est trop constant,
je le sais.
J'ai mis un temps mon coeur en vous,
sans rien me réserver;
Vous savez que j'étais à vous,
tout entière abandonnée :
J'étais alors votre esclave,
j'en suis maintenant délivrée.
J'avais mis en vous mon coeur,
je le sais :
J'en ai vécu un certain temps,
en grand émoi.
J'en ai souffert maints graves tourments,
maintes peines endurées;
Merveille est que, absolument,
j'en sois vive échappée.
Mais s'il en est ainsi, peu m'en chaut :
de vous, je suis sevrée,
Ce dont je remercie le Dieu d'en haut;
voilà une bonne journée!
J'ai quitté votre prison,
où j'étais en maint ennui.
Jamais je ne fus libre,
que séparée de Vous;
Votre prison ai-je quitté :
en paix suis-je demeurée.*

(Marguerite Porète, *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, Introduction, traduction et notes de Max Hot de Longchamp, Paris, Albin Michel, 1984)

Prière pour notre temps

Seigneur, considère la vie de Marguerite que tu as nourrie d'une si belle expérience de Toi, et donne aux femmes de ce temps de trouver des façons de vivre à travers lesquelles tu puisses les mener à de semblables sommets spirituels.

Pour continuer la recherche: G. Epiney-Burgard et E. Zum-Brunn, *Femmes Troubadours de Dieu*, Turnhout, Brepols, 1988.

Mai

ANGÈLE DE FOLIGNO (1248-1309)

Une mystique du Tiers Ordre franciscain

par Agathe Lafortune



Angèle de Foligno est la représentante italienne la plus significative du mouvement des *Mulieres religiosae* et également une des plus importantes figures de la mystique franciscaine qui s'épanouit sur l'Europe à la fin du XIII^e siècle. Ce mouvement, essentiellement laïc, avait pour caractéristique de proposer des voies nouvelles conduisant à l'union avec Dieu. Dans la description de leur aventure spirituelle, quelques-unes de ces femmes empruntaient souvent au ton du *Cantique des cantiques* ; d'autres, se rattachant davantage à la mystique de l'essence, se sont surtout employées à livrer leur perception intérieure de « Celui qui est ». Ces femmes ont joué un rôle capital dans le développement d'une forme de théologie qu'on peut qualifier de populaire, disent des autorités — masculines — en cette matière. Également, elles auraient été

responsables en grande partie de l'émergence d'un nouveau genre littéraire, le récit des visions, un genre qui allie la connaissance expérimentale aux plus hautes spéculations sur la sainteté. Parce qu'elles sortaient des sentiers battus, ces « femmes visionnaires » furent souvent suspectes aux yeux de l'institution ecclésiastique. On sait que l'une d'elles,

Marguerite Porète, dont la pensée se rapproche d'Angèle, fut brûlée sur le bûcher en 1310.

Les chercheurs s'accordent pour dire qu'on sait peu de choses de la vie et des circonstances entourant le cheminement d'Angèle de Foligno. La première partie de son livre, le *Mémorial*, présente une vision de son monde intérieur tandis que la deuxième, les *Instructions*, donne un aperçu de son rôle comme mère spirituelle. Dans l'ensemble, ces textes sont plutôt avarés sur les dates et les événements qui ont marqué sa vie. À travers de menus détails recueillis à même son livre, il est néanmoins possible d'esquisser une biographie dont voici les grandes lignes. (Lachance et Matura, 1995 : 11)

Angèle est née en 1248 — vingt ans après la mort de saint François — dans la petite ville de Foligno située à quelques kilomètres d'Assise. La famille où elle a grandi était aisée et, dit-on, peut-être même noble. Elle perd son père alors qu'elle est encore très jeune et elle se marie vers l'âge de vingt ans. Nous savons par son livre qu'elle eut plusieurs fils et que très tôt dans son itinéraire de conversion, tous les membres de sa famille immédiate moururent : son mari, ses fils et sa mère. C'est en 1285, alors qu'elle est âgée de trente-sept ans, qu'Angèle est présentée pour la première fois dans le *Mémorial*. Cette date marque un moment important dans sa vie, celui de sa conversion et du premier des trente pas — entendre étapes — de son itinéraire spirituel.

Riche, fière et passionnée, Angèle possédait, dit-on, une intelligence vive et une remarquable ouverture d'esprit. Elle savait lire très probablement, mais il est plus douteux qu'elle ait su écrire. Avant d'entrer dans la voie de la pénitence, elle semble avoir joui du confort attaché à son statut social se délectant de mets recherchés, aimant se parfumer et se parer pour être admirée.

Qu'est-ce qui a pu provoquer la conversion de cette femme ? Le premier pas du *Mémorial* atteste simplement qu'à ce moment de sa vie elle craignait le feu de l'enfer et qu'elle « pleura amèrement ». Ces remords et cette angoisse provenaient-ils d'un sentiment d'échec, se demande Paul Lachance¹, auteur du texte d'introduction à la dernière édition critique du Livre d'Angèle de Foligno. Angèle fut-elle ébranlée par les guerres constantes qui constituaient l'arrière-fond politique de l'Italie du nord en son temps ? Sans doute, pensent les spécialistes, la prédication des franciscains, fort influents en

¹ Parmi les hypothèses formulées par nos confrères franciscains, aucune ne prend en compte les multiples deuils vécus par Angèle dans sa vie privée. En d'autres termes, ils vont chercher dans des motifs politiques et sociaux, des motifs d'ordre public - y compris des motifs tels que des courants religieux - les raisons qui sont de nature, selon eux, à provoquer une conversion ou à initier une recherche de compréhension du mystère. Ils font en quelque sorte abstraction de l'impact des sentiments de perte et de dépossession sur le déclenchement d'une quête de sens.

Ombrie à cette époque, ainsi que l'exemple du saint ermite et tertiaire Pietro Cresci, qui vendit tous ses biens pour vivre dans une tour à Foligno, fut pour quelque chose dans sa décision d'abandonner ses richesses et d'imiter le Christ pauvre. Car à ce moment de sa vie, dans « la forêt obscure » où elle se trouve, c'est saint François qu'elle invoque pour qu'il lui fasse rencontrer la personne qui pourrait la comprendre.

Le hasard la guide vers un franciscain, aumônier de l'évêque de la cathédrale de Foligno qui devient son confesseur et son principal conseiller. Cet homme a pour nom, frère A. C'est lui qui lui servira également de scribe. « Libérée de ses fautes, Angèle entre résolument dans la voie de la pénitence. Les débuts furent lents et pénibles. Pendant cinq ans et demi, depuis le moment de sa conversion jusqu'à la grande vision d'Assise en 1291, elle lutta, faisant seulement « quelques petits pas » à la fois, pour se libérer de son passé coupable et devenir plus sensible à un appel nouveau. » (Lachance et Matura, 1995 : 13) C'est en ces termes que sont décrites les motivations d'Angèle et ses premières expériences de mystique. Les premiers dix-neuf pas du *Mémorial* décrivent cette période de purification par la souffrance et l'abondance des larmes. Touchée par l'amour du Christ qui se dévoile à elle à travers des révélations de sa passion, Angèle s'applique à accorder sa vie à celle du Christ; elle s'adonne à des pratiques de pénitence de plus en plus sévères; et, suivant l'exemple de son modèle, saint François, elle veut devenir de plus en plus pauvre. Au huitième pas, Angèle se dépouille de tous ses vêtements et promet à son nouvel amour, le Christ, la chasteté perpétuelle. Après la mort de son mari, de sa mère et de ses fils, elle se départit d'un bien cher; elle vend sa propriété à la campagne.

De retour d'un voyage à Rome, à l'été 1291, Angèle semble plus certaine que jamais de ses choix et elle entre dans le Tiers Ordre de saint François. À quelque temps de là, elle entreprend, avec les membres de cette communauté, un voyage à Assise où, parvenue à la cathédrale dédiée au fondateur de l'ordre des franciscains, elle vit une expérience qui paraît fort inquiétante... Les larmes, les cris, voire le délire dont parlent les historiens qui relatent ces instants de sa vie, procédaient-ils d'une inspiration divine ou étaient-ils les signes de l'emprise d'un mauvais esprit ? Les bons conseillers qui s'intéressent au cheminement d'Angèle dans les voies toujours plus exigeantes de la pauvreté se posent des questions. Toujours est-il que la tradition parle aussi des bienfaits dont Angèle aurait été touchée suite à ce pèlerinage. Elle précise également que c'est alors que le frère A. entreprend de consigner par écrit — en promettant le secret — le récit de vie de sa pénitente. Cette dernière décrit d'abord dix-neuf pas qu'elle avait observés en elle-même jusqu'alors. Elle dicta ensuite à son scribe, méfiant et étonné, (la même attitude peut être observée de la part du secrétaire de Marjorie Kempe) les onze pas qui restaient. Les expériences qui y sont racontées s'étendent sur environ six ans.

« La fidèle du Christ », comme le frère A. appelle habituellement Angèle, était effectivement « embrasée du feu de l'amour divin » (Lachance et Matura, 1995 : 16). Dès

1291, dans les pas qui suivent, des extases durant la messe, des visions de la passion du Christ et des visions également soit de symboles soit d'attributs de Dieu (sagesse), marquent son ascension mystique. Angèle « grandit en identité et intimité avec son Bien-aimé », « Dieu-homme de douleur ». À de courtes périodes de paix, de grande joie et de certitude, succèdent des moments de désespoir et le sentiment d'avoir été abandonnée et même damnée. Quand les visions « sublimes » du Dieu trinitaire se manifestent, le frère A. décide, « ébloui par la sublimité de ces révélations », de clore le récit du *Mémorial*. Nous en sommes à l'année 1296.

Entre cette date et le moment de sa mort en 1309, très peu de faits relatifs à la vie d'Angèle nous sont connus. Ce qui ressort du matériel rassemblé dans la seconde partie de son livre, les *Instructions*, c'est son rôle de mère spirituelle. Il s'agit de lettres, de réflexions et d'exhortations qui sont adressées, pense-t-on, à des personnes, proches et lointaines, qui figurent dans le cercle d'admirateurs et de disciples qui s'étaient attachés à elle. Pressée par un frère qui cherchait à lui extorquer des révélations, elle déclare, peu encline au sensationnel : « Mon secret est à moi ». Dans une sorte de testament, Angèle de Foligno livre ses derniers conseils et annonce, en termes de noces spirituelles, sa mort imminente survenue le 4 janvier 1309.

Très tôt, Angèle est devenue objet de vénération et de culte. Le titre de « bienheureuse » lui fut donné d'abord par acclamation publique, mais il ne fut reconnu comme tel que par un décret du Clément XI, en 1701. Sa fête fut fixée au 4 janvier. Angèle n'est pas canonisée. Une commission travaille toutefois pour qu'elle soit un jour honorée de ce titre.

Que dire du travail de secrétaire accompli par le frère A. auprès de la mystique ? Angèle en aurait eu, semble-t-il, quelques motifs d'insatisfaction, lui reprochant à l'occasion de ne pas s'y reconnaître dans un texte « sec et sans aucune saveur » qu'elle était supposée lui avoir livré. L'avis de Paul Lachance à ce sujet est que « le frère A. était très conscient de n'avoir pas la qualité d'âme pour comprendre complètement la sublimité des révélations de sa pénitente et pour les transmettre adéquatement. » Frère A. aurait d'ailleurs avoué ne pas pouvoir « tout saisir » et, pour sa part, « Angèle elle-même se lamenta de ses paroles pour rendre compte de l'ineffabilité de ses expériences » (Lachance et Matura, 1995 : 21).

Extrait du cinquième pas supplémentaire (Lachance et Matura, 1995 : 141)

« Plus on ressent la présence moins on peut en parler... »

« La fidèle du Christ me dit, à moi le frère, que dans tout ce qui précède, l'âme sait que Dieu est venu en elle, mais nous n'avons pas encore dit comment l'âme l'a accueillie. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici est bien loin de ce qui se passe quand l'âme sait qu'elle a accueilli le Pèlerin.

La fidèle du Christ dit encore : Quand l'âme sait qu'elle a accueilli le Pèlerin, il lui vient une telle connaissance de la bonté de Dieu et de l'infinie bonté divine, que lorsque je revins à moi, je sus très certainement que plus on ressent la présence de Dieu, moins on peut en parler. Car c'est précisément ce qu'on éprouve de cet infini et indicible qui rend incapable d'en parler.

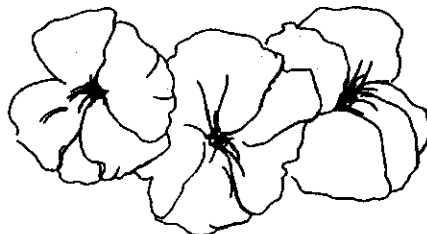
Comme je lui résistais, la fidèle du Christ me dit : je voudrais bien, lorsque tu t'en vas prêcher, que tu comprennes aussi bien que j'ai compris quand j'ai su que j'avais accueilli le Pèlerin; tu ne pourrais plus dire un mot de Dieu; et tout homme deviendrait muet! Je voudrais alors m'approcher de toi et te dire : Frère, dis-moi quelque chose de Dieu. Et toi tu ne saurais rien dire du tout à propos de Dieu, tellement son infinie bonté te dépasserait, toi et tout ce que tu pourrais penser ou dire. Et ce n'est pas parce que l'âme perdrait le sens d'elle-même ou du corps; elle est au contraire en pleine possession de ses moyens, si bien que tu dirais aux gens en pleine assurance: Allez avec Dieu, car de Dieu je ne puis rien vous dire. »

Prière pour notre temps

Toi, Angèle, qui as connu la joie et le désespoir, l'assurance et le doute; toi qui as aspiré à la connaissance de Dieu et qui, au terme de ta quête, as déclaré n'en rien pouvoir dire; toi qui as traversé « la forêt obscure » des moments de larmes et de souffrance, accorde la paix à ceux et à celles qui éprouvent de la fragilité et aide-les à faire la lumière sur le sens de leur vie.

Source utilisée

Le livre d'Angèle de Foligno d'après les textes originaux, Traduction de J.-F. Godet et présentation de P. Lachance avec la collaboration de T. Matura, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 1995.



BRIGITTE DE SUÈDE
(1302-1373)

Sage conseillère des papes et des rois

par Louise Roy



Brigitte fut une femme pleine d'initiative, une chrétienne engagée et influente, une prophétesse qui a su discerner les réformes à opérer dans l'Église de son temps, et elle y a travaillé avec audace et fermeté. Elle fut célèbre en son temps marqué par la guerre et la peste qui balayèrent les deux tiers de la population de l'Europe, pour le rôle éminent qu'elle joua auprès des papes et des rois. La Suède lui doit aussi d'avoir fondé un ordre religieux, le premier de son histoire.

Issue par sa mère, Ingelborg Bengsdotter, d'une famille apparentée aux rois Goths, elle manifeste dès son enfance des dons mystiques exceptionnels. À 12 ans, alors qu'elle perd sa mère, on la confie à sa tante. Une nuit, cette dernière la trouve agenouillée, au pied de son lit. Elle s'effraie de ce qui pourrait être une désobéissance et elle s'apprête à frapper l'enfant

quand le bâton saisi pour la punir se brise. « Que fais-tu donc là ? », s'enquiert la dame. « Je remerciais Celui qui m'aide toujours, le Crucifié que j'ai vu », de répondre Brigitte.

Son père, l'un des plus puissants personnages de Suède, la marie, à 14 ans, au prince de Néricie, Ulf Gudmarson. Bien qu'elle n'aurait pas souhaité entrer au couvent, elle ne désirait pas non plus ce mariage. Mais elle dut se plier à la décision paternelle. Collaboratrice de son mari, elle travaille bientôt au défrichage des forêts, à l'exploitation des mines, à la culture des terres. Comme les enfants deviennent nombreux — 4 garçons et 4 filles — la résidence familiale doit être agrandie. C'est Brigitte qui examine les plans et dirige les travaux. Elle aime, dit-on, le commandement.

Dans sa vie heureuse et active, Brigitte se montre attentive aux besoins des autres tout en demeurant unie au Christ qui s'est révélé à elle dès son bas âge. La bulle de canonisation la décrit, à cette époque de sa vie, comme étant la femme forte de l'Évangile, « veillant à la direction de sa maison, nourrissant douze pauvres par jour, leur lavant les pieds, oeuvrant auprès des malades qu'elle pensait et soignait sans dégoût,

faisant reconstruire de nombreux hospices délabrés, louant Dieu sans cesse, estimant la justice et méprisant la vaine gloire ». Avec son mari, elle prie trois fois par jour, ils se confessent et communient chaque semaine. Son influence rejoint de nombreux domestiques et les amis de la famille qu'elle amène à plus de piété, les attirant au Tiers Ordre franciscain dont elle fait partie.

À 33 ans, ses enfants étant casés, elle part pour Stockholm, où, à la demande du roi, elle sera l'intendante du palais royal. Elle en édicte les règles de bon gouvernement. Mais, devant l'inutilité de ses interventions, elle demande bientôt de prendre congé; elle souhaite partir en pèlerinage avec son mari, à Compostelle. Ils traversent tous les deux l'Europe en visitant les lieux saints de l'époque. Sur le chemin du retour, Ulf tombe gravement malade et il fait le voeu d'entrer en religion s'il revoit son pays. Guéri à la prière de sa femme, il passe les dernières années de sa vie chez les Cisterciens où il meurt en 1344. Brigitte songe alors à la vie religieuse et elle fonde l'ordre du Saint-Sauveur. Selon les hagiographes, la Règle qu'on y suivra lui est dictée par le Christ lui-même : l'abbesse a autorité sur les moniales — 60 au maximum — et également sur des prêtres, des diacres et des laïques. Les prêtres représentent les apôtres et Paul de Tarse. Les moniales, les diacres et les laïcs forment le groupe des soixante-douze disciples. Moines et moniales ont leur clôture propre de part et d'autre de l'église où ils se retrouvent pour prier. Brigitte a voulu consacrer son Ordre à la Vierge Marie qui, après l'Ascension, exerça un ministère auprès des apôtres et des disciples. Curieusement, elle ne vivra dans son monastère que le temps de l'organiser. Elle ne portera pas l'habit de son Ordre.

La Règle devant être approuvée par l'Église, Brigitte se rend à Rome, en 1349, avec l'espoir de rencontrer le pape Clément VI. C'est alors qu'elle apprend qu'il est installé à Avignon. Cette déception, dit-on, est à l'origine de sa grande mission dans l'Église, celle de rapatrier la papauté à Rome. Brigitte se met à l'étude du latin pour mieux se faire comprendre. Elle se dépense pour convertir les princes. Elle intervient aussi auprès des membres de la hiérarchie ecclésiastique pour leur rappeler leurs devoirs de pasteur. C'est au nom du Christ et de la Vierge qu'elle leur adresse des monitions sévères et des prédictions menaçantes qui se vérifieront. En voici la teneur : « Que le pape sache avec certitude que la volonté de Dieu est que, sans délai aucun, il s'en retourne à Rome, et qu'il se hâte en telle sorte qu'il soit là au mois de mars, ou pour le moins en avril prochain, s'il me veut avoir pour Mère. Que s'il est désobéissant en ces choses, qu'il sache au vrai qu'il ne sera jamais visité de moi par telles visions et consolations en ce monde. Je signifie encore au même pape que jamais de la sorte la paix ne sera ferme en France, car ses habitants n'en jouiront jamais qu'ils n'aient apaisé le Fils de Dieu et mon Fils par quelques grandes oeuvres de charité, de piété et d'humilité, puisqu'ils l'ont offensé par plusieurs mauvaises oeuvres et l'ont provoqué à indignation et à colère [...] ». Clément VI ainsi que son successeur ne répondent pas à ses appels et les deux meurent à Avignon. Ce n'est qu'en 1367 que Brigitte verra le pape Urbain V entrer dans la ville éternelle. Mais la situation politique veut qu'il soit ramené une fois de plus au palais d'Avignon. Il faudra

d'ailleurs encore dix ans pour que son successeur, Grégoire XI, ne retourne définitivement à Rome et cela, grâce aux bons offices d'une autre femme, Catherine de Sienne. En 1371, la Règle du Saint-Sauveur, assimilée à celle de saint Augustin, est reconnue par le Saint-Siège.

Pendant son séjour à Rome, Brigitte de Suède fonde un hospice pour les pauvres en collaboration avec sa fille Catherine. Ensemble, elles visitent aussi les églises et les catacombes de la capitale éternelle. Elles fréquentent d'autres sanctuaires italiens de renom dont ceux d'Assise, de Naples et du Mont Cassin.

Brigitte a bientôt 70 ans. Épuisée par ses pèlerinages et ses démarches diplomatiques, elle obéit quand même à ce qu'elle croit être un ordre du Christ et elle s'apprête à faire un voyage en Palestine. À chaque étape de son parcours en Terre sainte, Brigitte reçoit, dit-on, des grâces extraordinaires. Elle s'impreigne de la vie de Marie et du Sauveur dans ses visions. Elle meurt peu de temps après son retour, à l'été 1373. Son corps est ramené en terre natale par Catherine, sa fille, qui après 25 ans d'absence revient chez elle prendre la tête, à titre d'abbesse, du seul monastère suédois de l'époque. Brigitte de Suède fut canonisée par Boniface IX en 1391 et ses révélations, reconnues par le Concile de Constance en 1415, furent publiées en 1492. C'est Catherine de Sienne qui, pour sa part, prolongea la mission ecclésiale de Brigitte, en réussissant à ramener définitivement le Saint-Siège à Rome après 67 ans de séjours mouvementés à Avignon.

Si selon Lacordaire, « l'histoire est le soleil qui éclaire l'avenir », ne faut-il pas penser qu'à l'exemple de Brigitte et de Catherine, les femmes sont appelées à jouer des rôles de premier plan dans l'Église ?

Oraison de sainte Brigitte à la Vierge

O Marie, Mère du Tout-Puissant, bien que je n'aie pas été douce et bonne, toutefois je vous invoque à mon aide, et vous supplie qu'il vous plaise de prier pour Rome, ville si excellente et si sainte, car je vois de mes yeux corporels quelques églises, où reposent les os et les reliques des saints, être désolées et démolies. Quelques autres sont habitées, mais les cœurs et les mœurs de ceux qui en ont le gouvernement sont bien éloignés de Dieu.

(Livre III, 27, extrait des Révélations, Éditions du Lion de Juda, 1991, pp.168-169)

Méditation

Au matin de la Résurrection, Jésus lui-même a choisi Madeleine pour annoncer la Bonne Nouvelle aux apôtres, donnant ainsi un exemple de la confiance qu'il portait à cette femme. Au temps du schisme d'Avignon, Seigneur, tu as compté sur l'aide de Brigitte pour solutionner les problèmes qui affectaient ton Église. Que l'Esprit qui a animé Brigitte de Suède et Catherine de Siègne suscite encore aujourd'hui des émules de leur lucidité face à une mission qui requiert courage et persévérance.

Référence principale

Sainte Brigitte de Suède. Révélations, Éditions du Lion de Juda, 1991

Juillet

CATHERINE DE SIENNE
(1347-1380)

Docteure de l'Église

par Elisabeth Lacelle

Il y a eu vingt-cinq ans en octobre 1995, Paul VI proclamait Catherine de Siègne *Doctor Ecclesiae*, ainsi que Thérèse d'Avila : une première dans la tradition chrétienne. La vie de Catherine est celle d'une figure de proue dans l'histoire du christianisme.

Elle a vécu les temps difficiles de l'éclatement du christianisme occidental en tant que système de chrétienté. En plein milieu de ce désordre, ecclésial et politique, elle s'est mise à prêcher, enseigner, écrire des lettres, agir comme médiatrice entre les familles, des gouvernants et des prélats. Laïque associée aux *Mantellate* dominicaines, elle vécut le plus souvent en itinérante, accompagnée de femmes et



d'hommes qui circulaient avec elle en Toscane et en France, qu'on désignait la « *bella brigada* ». Elle fut fortement critiquée, traitée de « gyrovague », de « politicarde », voire de sorcière. Sa foi audacieuse dérangeait.

Elle enseignait à tous ceux et celles qui se trouvaient sur sa route que la connaissance de Dieu sans connaissance de soi, et la connaissance de soi sans la connaissance de Dieu étaient illusoires. Dans cette double connaissance, dialogale, elle connaissait l'Église, son peuple, l'« humaine génération » comme elle disait. Elle en était habitée et invitait à s'en laisser habiter, en « cellule intérieure », de sorte qu'en plein engagement aux frontières des situations les plus tendues de son temps, collectives et individuelles, elle se tenait libre et libératrice. Elle nous a laissé ce secret d'existence passionnée dans ce qu'elle appelait « mon livre », qui reçut le titre *Le Dialogue*.

Pour Catherine, la foi était une question de vérité, une connaissance vitale des « mystères » et alors, des implications concrètes de la grâce de Dieu; un vivre vrai. Elle exhortait à devenir les « époux » et les « épouses » de la vérité les plus petits comme les plus grands, en passant par sa nièce Nana, le jeune diplomate Nicolo di Tuldo condamné à mort, une prostituée de Sienne, le pape, le théologien Lazarino dont la théologie était devenue, selon elle, « écorce sans moelle ».

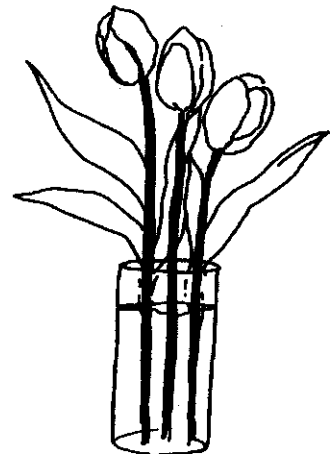
C'est dans son désir intense de vérité qu'elle a vécu le Grand Schisme de l'Église en 1378, après avoir appelé Grégoire XI à la réforme de l'Église : « Le trésor de l'Église est le sang du Christ, donné pour prix de l'âme; ce trésor du sang n'a pas été payé pour les biens temporels, mais pour le salut du genre humain. En admettant que vous êtes tenu de reconquérir et de conserver les richesses, les droits que l'Église a perdus, vous êtes tenu bien davantage à reconquérir tant de brebis, qui sont un trésor pour l'Église » (Lettre II). Grégoire XI rentra à Rome en janvier 1377. Urbain VI lui succéda. Le schisme éclata dès septembre 1378.

Catherine vécut la douleur du schisme pendant deux ans et demi et mourut de cette douleur, dans son corps déchiré et asséché, figure du drame de l'Église devenue « arbre mort », ses gardiens n'ayant ni voulu ni su entendre le cri de son désir passé dans le désir de Dieu, « de nouvelles et plus fructueuses plantes » dans le jardin qu'est l'Église (*Oraisons I et V*).

Oraison de Catherine

O éternelle beauté,
 ô éternelle sagesse,
 ô éternelle bonté,
 ô éternelle clémence!
 O largesse inestimable,
 O fou d'amour : et as-tu besoin de ta créature ?
 Oui, je le pense ;
 car tu te comportes comme si sans elle tu ne pouvais vivre,
 étant donné que tu es vie,
 que toute chose a vie pour toi,
 et sans toi aucune chose ne vit.
 Et pourquoi donc es-tu pris de folie ?
 Pourquoi t'es-tu ennamouré de ta créature,
 t'es-tu plu et ravi d'elle en toi-même,
 et comme ivre de son salut ;
 elle te fuit et tu la cherches,
 elle s'éloigne et tu t'approches ;
 plus près tu ne pouvais venir
 qu'en te revêtant de son humanité.
 Et que dirai-je ?
 Je ferai comme le bègue et dirai : « A, a »,
 parce que je ne sais rien dire d'autre,
 parce que la langue finie ne peut exprimer
 le sentiment de l'âme qui infiniment te désire.
 Je crois pouvoir dire la parole de Paul quand il a dit :
 « Ni la langue ne peut dire, ni l'oreille entendre,
 ni l'oeil voir, ni le coeur penser ce qu'il a vu !
 Qu'as-tu vu ?
 J'ai vu les mystères de Dieu... »

(Le dialogue, chap.153)



Prière inspirée par Catherine

Dêité éternelle,
 ô haute éternelle Dêité, amour inestimable.
 Dans ta lumière, j'aime la lumière,
 dans ta lumière, je connais la lumière
 et la cause de la ténèbre.
 Tu es le miroir
 en lequel je me vois
 et nous, les enfants de ta grâce,
 femmes et hommes créés à ton image et ressemblance
 transfigurés en ta vie à jamais.
 Dissipe la ténèbre
 qui ternit cette image dans l'Église
 là où elle ne se laisse pas réconcilier avec toi
 dans la grâce baptismale
 germe d'humanité intégrale pour chacun et chacune de tes enfants.
 C'est toute l'humaine génération
 qui te prie
 dans mon désir
 désir que tu habites
 et auquel tu te rends lié
 ô fou d'amour
 ô toute brûlante Dêité
 Puissance
 Sagesse
 Clémence
 ô éternelle Trinité.

Sources utilisées

Catherine de Sienne, *Le Dialogue*, intr., trad. et postface par L. Portier, Paris, Cerf, 1992, coll. « Sagesse chrétiennes ».

Catherine de Sienne, *Les Oraisons*, trad. par L. Portier, Paris, Cerf, 1992, coll. « Sagesse chrétiennes ».

Catherine de Sienne, *Lettre*, 2 vol., trad. É. Cartier, Paris, Tégui, 1976.

E.J. Lacelle, « Catherine de Sienne. Docteur de l'Église », *L'Église canadienne*, 28, 5 (1995), p.163-167 (autres références).

Août

MARGERY KEMPE
(1373-1431)

Une laïque mystique aspirant à la sainteté

par Agathe Lafortune



Margery Kempe est une mystique laïque, probablement la première femme mariée reconnue de l'Angleterre médiévale, à avoir mené la double vie de femme du monde et d'aspirante à la sainteté. Un peu avant elle, sur le continent, des femmes mariées s'étaient signalées pour leur vie pieuse : Angèle de Foligno, en Italie, Marie d'Oignies dans le Brabant et Elisabeth de Hongrie. Avec ces femmes, Margery a également en commun le fait d'appartenir à la classe bourgeoise, une classe de gens assez lettrés ou capables de s'entourer de scribes pour écrire comme ce fut le cas pour Margery. La vie de Margery Kempe nous a en effet été racontée grâce aux bons offices d'un clerc. Ce livre, témoin d'un itinéraire spirituel singulier, n'a d'ailleurs été découvert que récemment, soit en 1934. Les notes qui suivent sont extraites de la traduction française de cet ouvrage paru en 1989 et

dont André Vauchez, un spécialiste de la sainteté au Moyen âge, signe le texte de présentation.

Margery Kempe est née en 1373 dans la petite ville de Lynn sur la côte est de l'Angleterre. Son père, tout comme son mari, John Kempe, y ont exercé la fonction de maire. Bien dotée et industrielle, elle exploite, bien que pendant quelques années seulement, une brasserie puis une meunerie. On la dit mondaine et orgueilleuse. Courageuse aussi, elle donne naissance à quatorze enfants qui meurent tous en bas âge. À la suite de la mort de son premier enfant, elle connaît l'expérience de la dépression dont elle ne sort qu'à la suite d'un effort de communion avec le Christ souffrant. Commence alors l'histoire de son intimité spirituelle avec Dieu. Engagée dans cette voie, elle n'a de cesse de retrouver la libre disposition de son corps et de se soustraire à l'union sexuelle. Après maints combats dont ses écrits témoignent, elle fait, avec son mari et devant l'évêque de Lincoln, voeu de chasteté. Cela survient après vingt ans de vie conjugale en 1413. L'année suivante, elle part pour Rome puis en Terre

sainte. En 1417, elle fait un pèlerinage à St-Jacques de Compostelle. Elle va également à Cantorberry au tombeau de Thomas Becket récemment canonisé. À Norwick, elle rencontre la recluse Julian qui l'encourage à croire que le saint Esprit réside en son âme. On la voit voyager à travers toute l'Europe, seule ou en compagnie de son mari et de groupes de pèlerins. Elle rend visite aux gens d'Église. Elle s'attarde aussi auprès des malades et des affligés. La souffrance des femmes et des enfants semble susciter toute sa compassion.

Le *Livre de Margery* est rempli des pièges tendus par ses détracteurs et des médisances inventées pour la couvrir de discrédit. Tout l'ouvrage est placé sous le signe du rejet. Une femme ne peut pas se détacher des rangs des fidèles obéissants sans faire l'objet de moqueries. Il faut dire que l'Angleterre n'avait pas connu jusqu'alors les formes variées de vie spirituelle qui s'étaient répandues parmi les laïques du continent depuis un siècle déjà. Prétendre mener une vie religieuse intense sans entrer dans un monastère ou s'enfermer comme recluse dans une cellule paraissait une idée saugrenue.

L'Angleterre du XIV^e siècle, il faut le dire, était troublée aussi par les prêches contestataires du moine théologien, Wycliff, dont l'influence avait conduit à la formation de groupes de piétistes anticléricaux. Les Lollards, parmi eux, prônaient le libre accès de tous les fidèles à la Bible écrite en anglais. Au moment où Margery commence à se signaler, les pouvoirs monarchiques et religieux font des campagnes de répression contre cette hérésie et ses adeptes. Il n'est donc pas étonnant qu'on l'ait dénoncée comme lollarde et sorcière. Elle fut, de fait, arrêtée et soumise plusieurs fois à des interrogatoires, mais elle sut y répondre. Elle paraît avoir été une habile oratrice. Partout où elle passe, elle attire des gens qui ont grande joie, dit-on, à l'entendre parler. Certains veulent la suivre mais, heureusement pour sa sécurité, elle n'entend pas se faire des disciples. Elle se défend d'être anticléricale même si elle blâme la mauvaise conduite des prélats et des gens de leurs maisons.

Qu'est-ce qui inquiétait chez elle ? D'abord, paraît-il, son excentricité — qu'on pourrait peut-être appeler plutôt son intensité — et le fait qu'elle se soit signalée par des manifestations excessives de douleur. C'est que, comme bien des mystiques, Margery avait reçu le don des larmes. Partout — y compris en plein sermon du prêtre — elle déborde de compassion pour le Christ. Elle prétend aussi que Dieu lui parle. Elle fait des miracles et elle lit dans l'avenir. Un autre trait de sa personnalité a pu la rendre plus suspecte encore aux yeux des gens de son temps, c'est son anticonformisme. Elle sait en effet se soustraire aux autorités — masculines — qui lui interdisent de s'adresser aux foules et de témoigner. Elle est une contemporaine, il ne faut pas l'oublier, de Jeanne d'Arc et de Christine de Pisan. Si elle ne réclame pas le droit de prêcher ou d'enseigner, elle prétend toutefois être habilitée à s'adresser aux hommes et aux femmes de la part de Dieu. Quand l'archevêque d'York l'enjoint de se taire, elle dit qu'elle pense que l'Évangile

lui donne le droit de parler de Dieu. Cette affirmation empreinte d'assurance et de valeurs égalitaristes avait de quoi faire peur aux autorités.

Comme Brigitte de Suède, laïque et mère de famille, Margery fut le point de départ d'un réveil religieux. Elle s'en fit la messagère auprès d'une Église et d'une société qui se disaient chrétiennes mais qui semblaient dans un conformisme fait d'autoritarisme et aussi, qui sait, d'intérêts financiers. Margery Kempe appartient à cette tradition à laquelle les réformateurs du XVI^e siècle puiseront pour inciter les femmes à découvrir Dieu dans le cadre ordinaire de leur milieu familial ou domestique.

Extraits du Livre de Margery Kempe. Une aventurière de la foi au Moyen-Âge, Paris, Les éditions du cerf, 1989 (Traduit de l'anglais par Louise Magdinier)

« Un moine qui prêchait à York avait entendu dire beaucoup de calomnies et de méchancetés au sujet de ladite créature — c'est ainsi que le clerc désigne Margery — qui, ainsi qu'une grande foule de gens, venait écouter ses sermons. Or du haut de la chaire, il répétait certains sujets si ouvertement que tout le monde comprenait bien qu'elle en était l'objet. (...) Le lendemain, on la guida jusqu'à la chapelle de l'archevêque [d'York], emplit des gens de sa maison qui, tous, la détestaient. Ils se mirent à la traiter de lollarde, d'hérétique, et affirmèrent avec d'horribles jurons qu'on devait la brûler. (...) Enfin, l'archevêque entra dans la chapelle avec ses clercs et lui dit brusquement : « Pourquoi t'habilles-tu de blanc ? Es-tu vierge ? » Elle dit en s'agenouillant devant lui : « Non, monsieur, je suis une femme mariée ». (...) Le prélat lui dit encore : « Tu vas jurer que tu n'enseigneras ni ne provoqueras les gens de mon diocèse ». « Non monsieur, je ne jurerai pas, car je parlerai de Dieu et, partout où j'irai, je réprimanderai ceux qui proféreront de gros jurons. Je parlerai jusqu'à ce que le pape et la Sainte Église interdisent que l'on ait la hardiesse de parler de Dieu, car Dieu tout-puissant n'interdit pas que l'on parle de Lui. L'Évangile raconte que, lorsque la femme eut entendu prêcher Notre-Seigneur, elle se présenta devant Lui en disant : « Béni soit le sein qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité ». Notre Seigneur répondit : « Bénis soient plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » Par conséquent, monsieur, je pense que l'Évangile me donne le droit de parler de Dieu. Eh bien, messieurs, dirent les clercs, nous voyons bien qu'elle porte en elle un démon puisqu'elle parle de l'Évangile. Et très vite, l'un d'eux produisit un livre et, à l'encontre de ses dires, cita saint Paul selon qui aucune femme ne devrait prêcher. Elle répondit à ceci : « Je ne prêche pas, je ne monte pas en chaire. Je ne m'adonne qu'à des entretiens et de saintes paroles, et je le ferai aussi longtemps que je vivrai. » (pp.182-185)

Prière pour notre temps

Margery, soeur du Christ souffrant et mère affligée, toi qui as connu tous les deuils en ton temps, sois la force de celles qui ont besoin d'aide et de consolation. Toi qui as été l'objet de soupçons, toi qui as été soumise à la question et déclarée dérangeante par les Juges, dispense joie et sérénité à celles qui survivent dans l'adversité. Inspire celles qui luttent contre les abus de pouvoir et les violences de toutes sortes pour qu'elles trouvent les mots qui ouvrent la voie vers la tolérance et la paix.

Septembre

THÉRÈSE D'AVILA
(1515-1582)

Une femme pour notre temps

par Réjeanne Martin



Petite fille castillanne au milieu de douze enfants, Teresa grandit dans l'exubérante compagnie de ses neuf frères... Grâce aux romans de chevalerie auxquels l'initie sa mère, elle participe aux idéaux de ses frères soldats, qui ont tous droit au nom doré de « conquistadors ». Conquistador elle-même dans toute sa personnalité, elle saura fusionner l'idéalisme du Chevalier errant et le réalisme de Sancho, alliant sans heurt dans sa vie spirituelle Marthe et Marie, contemplation et action. Ne disait-elle pas : « L'amour, c'est un acte. »

Coquette et belle, la jeune fille fraie allègrement avec l'entourage masculin. Ses charmes physiques et intellectuels attisent en elle le goût du mariage. Conscient du danger pour une si jeune fille de famille noble et riche, son père, devenu veuf, place Teresa dans un couvent tenu par les

religieuses augustines. Désireuse de garder à tout prix des liens avec son entourage, Teresa entretiendra une correspondance avec ses connaissances par le truchement de messages clandestins. À peine un an et quelques mois se sont-ils écoulés que la maladie l'oblige à revenir chez son père. Dès lors, elle se rend compte que le climat de la vie religieuse lui manque. Et la voilà cette fois tiraillée par le projet de devenir religieuse. Elle y parviendra, malgré le désaveu de son père, grâce à la complicité de son frère Antonio qu'elle a persuadé de devenir dominicain. Bravant l'autorité paternelle, le coeur déchiré mais l'âme ferme, elle s'évade du foyer familial avec son frère un petit matin d'automne : «... lorsque je sortis de la maison de mon père je souffris tant (...) on eût dit que chacun de mes os se séparait des autres... » (Autobiographie, ch. IV, par. 1). L'acceptation courageuse par Don Alfonso de la décision irrévocable de sa fille finit par apaiser ce drame familial.

Mystique dévorée du désir de Dieu, Teresa, devenue Thérèse de Jésus, se révèle, au coeur même de ses extases et ravissements, une femme bien en chair. Typiquement sensuel et charnel est le langage spirituel qu'elle utilise pour décrire ses expériences mystiques. « *Nous ne sommes pas des anges, mettra-elle en garde à propos de l'égaré possible sur les chemins de la mystique, mais nous avons un corps. Vouloir faire l'ange pendant que nous sommes sur terre, et sur terre autant que je le suis, c'est de la folie; notre pensée doit avoir d'ordinaire un point d'appui, même si l'âme sort parfois d'elle-même, ou si elle est souvent si pleine de Dieu qu'elle n'a besoin d'aucune chose créée pour se recueillir. Cet état n'est pas habituel.* » (Autobiographie, Chap. XXII, par.10)

Un texte fort émouvant décrit à lui seul avec une éclatante évidence la fidélité de Thérèse à sa nature sensuelle : « *Tandis que Notre-Seigneur parlait et que je contempiais sa merveilleuse beauté, je remarquais la douceur, parfois aussi la sévérité avec laquelle sa bouche si belle et si divine proférait les paroles. J'avais un extrême désir de savoir quelle était la couleur de ses yeux et les proportions de sa stature, afin de pouvoir en parler : jamais je n'ai mérité d'en avoir connaissance. Tout effort pour cela est entièrement inutile; bien plus, il fait évanouir la vision. Quelquefois, je m'aperçois que Jésus-Christ me regarde avec bonté, mais cette vision est tellement puissante, que l'âme est incapable de la soutenir. Elle demeure alors dans un si haut ravissement que pour jouir de lui plus pleinement, elle perd de vue cette beauté.* » (Autobiographie, chap. XXIX, par. 2)

Une autre fois, Thérèse raconte que « *l'effet de cette faveur (mystique) fut si puissant que j'en étais hors de moi. En proie à une sorte de délire, je suppliais Notre-Seigneur, ou de dilater ma petitesse, ou de ne pas me faire une grâce si excessive, parce que ma nature était incapable de la supporter.* » C'est cette expérience mystique, cet «*éclatement*» de la créature au contact de son Dieu que l'art du Bernin a voulu exprimer dans la pierre. Que penser de cette femme pâmée et de ce bel ange au charme ambigu ? Le corps, au dire de Thérèse, reste le corps au plus fort de l'expérience mystique.

Femme bien en chair, Thérèse s'avère une infatigable femme d'action. La contemplation, pour elle, n'était point enfermée dans de narcissiques délices, n'était pas un dialogue clos entre l'âme et son Dieu; mais l'oraison constituait l'acheminement incontournable vers l'action au bénéfice d'autrui. Consciente des réformes qui s'imposent dans les monastères devenus à cette époque des refuges pour les jeunes filles de la noblesse, elle n'attend pas les directives du Concile de Trente. Elle se met en route et devient, selon l'expression de l'un de ses biographes, « le Colbert féminin des cloîtres ». Joris-Karl Huysmans écrit à ce propos : « Quel singulier mélange (...) d'une mystique ardente et d'une femme d'affaires froide. Car enfin, elle est à double fond : elle est une contemplative hors le monde et elle est également un homme d'État. (...) En somme jamais femme ne fut et une ouvrière de précision aussi parfaite et une organisatrice aussi puissante. Quand on songe que, malgré d'inraisemblables difficultés, elle a fondé trente-deux monastères qu'elle a mis sous l'obéissance d'une règle qui est un modèle de sagesse (...), on reste confondu de l'entendre traitée par les esprits forts d'hystérique et de folle. » (Huysmans, 1947 : 93-94)

Telle une « conquistador », elle bataillera ainsi jusqu'à son dernier jour : « *Il faut aventurer la vie! La gardera le mieux celui qui la tient pour perdue!* » (*Poésies*, XXIX, par. 3). De 1567 à 1582, de l'âge de 52 ans à 67 ans, elle réforme dix-sept monastères de religieuses et, avec l'aide de Jean de la Croix et du Père Gracian, plus de vingt monastères de Carmes... Sans négliger sa vie d'oraison, se pardonnant peu de ne pouvoir filer pour assurer la nourriture à ses soeurs, Thérèse trace elle-même les plans des couvents, surveille les constructions, se déplace de villes en villages : l'été, dans l'enfer des chariots fermés avec cinq ou six de ses filles... l'hiver dans le froid qui réveille ses douleurs et ses maux de gorge. Son mot clé, c'est « décision », une détermination bien arrêtée d'atteindre le but malgré les oppositions diverses, inhérentes aux nouveautés qui heurtent les préjugés et les intérêts, et secoue le scandale des pharisiens satisfaits d'eux-mêmes. Accusée devant le tribunal de l'Inquisition en 1574, menacée d'excommunication, traitée par le nonce de « femme vagabonde et opiniâtre » qui ferait mieux de s'en tenir à la contemplation silencieuse, elle écrit dans le *Livre des fondations* : « *Croyez-moi : ce n'est pas la longueur du temps passé dans l'oraison qui profite à notre âme; son bon emploi dans l'action nous est d'un grand profit et quelques instants de travail nous embrasent d'amour mieux que de nombreuses heures de considération. Tout doit nous venir de la main du Seigneur.* » (Chap. V, par. 17).

Prolifique, elle l'est tout autant dans ses écrits. Plusieurs sont autobiographiques. Sa *Correspondance* compte environ 650 lettres, toutes véritables chefs-d'oeuvre « de haute spiritualité, en même temps que de sens pratique et de bonne grâce », au dire de sa principale biographe Marcelle Auclair. (*Thérèse d'Avila, Oeuvres complètes*, Avant-propos, p.9). Que dire enfin de son style ? Il faut lire, entre autres, le récit des fondations, admirable reportage qui pourrait lui mériter d'être considérée comme la patronne des journalistes. Son style lui ressemble, vif et tout d'un jet, d'une fulgurante beauté, pétillant

d'images prises dans le quotidien. Par exemple, elle compare l'âme à un ver à soie qui file lentement le cocon de son papillon; les quatre façons d'arroser un jardin évoquent les quatre modes d'oraison. Parsemée d'anecdotes et d'images, son œuvre se lit avec un plaisir assuré.

Thérèse d'Avila, une femme pour notre temps

Une femme de pied en cap, une femme aux multiples talents, une femme initiatrice et novatrice dans la Réforme de l'Église catholique du XVI^e siècle. Si Rome, l'évêque du lieu, les supérieurs et les braves gens de son temps craignent d'oser faire advenir le ciel sur la terre, Thérèse, elle, innove avec l'audace, l'entêtement et la persévérance qui caractérisent les femmes. Une fois de plus se trouve confirmé le proverbe : « Ce que femme veut, Dieu le veut! »

De même qu'à cette époque, s'articule aujourd'hui dans l'Église un mouvement novateur qui propose, au-delà de la seule vie des curies romaines, des cathédrales et des églises paroissiales, des façons de vivre la foi en Jésus en fidélité avec sa vie et son message, en cohérence avec les cultures de chaque peuple et en solidarité avec les femmes et les hommes à la recherche de soi et de Dieu en soi. Inspirées par Thérèse d'Avila nous ne voulons pas d'un christianisme clos, où tout est prévu, où la réponse à tout est donnée d'avance. Nous ne voulons pas d'une foi durcie en une civilisation révolue et dans des institutions périmées. Le salut vient par Jésus. Et la foi en Jésus vivant suppose qu'il y ait dans l'Église des réserves vierges capables d'assumer notre monde moderne. Femmes croyantes féministes, nous sommes de la race de Thérèse d'Avila. Il aura fallu, ne l'oublions pas, tout près de quatre siècles (1582-1970) pour que l'Église la proclame, elle, une femme, la première femme, « Docteur de l'Église. »

Avec les mots mêmes de ses prières,
échangeons des vœux de résistance, de créativité et de persévérance :

« Je suis à vous, pour vous je suis née
Qu'ordonnez-vous qu'il soit fait de moi? »
(*Poésies* II, refrain)

« Qu'il n'y ait aucun lâche,
Aventurons la vie,
Puisque nul ne la garde mieux
Que celui qui la tient pour perdue.
Puisque Jésus est notre guide
et la récompense de cette guerre
NE DORMEZ PLUS, NE DORMEZ PLUS
PARCE QU'IL N'Y A PAS DE PAIX SUR LA TERRE »

(Poésies, XXIX, par. 3)

Sources utilisées

Auclair, Marcelle, *Sainte Thérèse d'Avila, La Dame errante de Dieu*, Éd. du Seuil, 1960.

N.B. J'ai des doutes sur l'année d'édition, parce que ce volume a souvent été réédité et je n'arrive pas à retracer avec exactitude l'année de la première édition. Mais je crois que c'est 1960....

Huysmans, Joris-Karl, *En route*, Éd. Plon, 1947.

Mazenod, Lucienne & Schoeller, Ghislaine, *Dictionnaire des femmes célèbres de tous les temps et de tous les pays*, Éd. Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1992, 935 p., article sur Thérèse d'Avila, pp.848-849.

Thérèse d'Avila, Oeuvres complètes, Bibliothèque européenne, Desclée de Brouwer, Traduction française par Marcelle Auclair, 1964, 785 p.

2 000 ans de christianisme. Hier et aujourd'hui, Société d'histoire chrétienne, Vol. VI, Dossier no 16, *La réforme catholique*, pp. 7-72, Article sur Thérèse d'Avila rédigé par Marcelle Auclair, pp. 34-37.



Octobre

Marie de l'Incarnation
(1599-1672)

Femmes d'affaires, mystique et mère de la Nouvelle-France

par Monique Dumais



C'est dans notre histoire du Canada que nous avons découvert Marie de l'Incarnation, ursuline, première femme missionnaire, venue en Nouvelle-France. Elle est reconnue comme une grande mystique, appelée par Bossuet au XVII^e siècle, « la Thérèse de nos jours et du Nouveau-Monde ». Elle est aussi considérée comme femme de lettres, en raison des belles qualités littéraires de sa vaste correspondance et de ses écrits spirituels. Elle a été aussi une femme d'affaires intrépide. Françoise Deroy-Pineau montre toutes ces habiletés de Marie de l'Incarnation dans un ouvrage paru en 1989 aux Éditions Robert Laffont où elle la présente comme « femme d'affaires, mystique, mère de la Nouvelle-France ». Voilà divers aspects qui me réjouissent en tant que fille de Marie de l'Incarnation.

Parlons un peu de sa vie. Son nom civil est Marie Guyart, elle est née à Tours, le 28 octobre 1599, la quatrième enfant de Jeanne Michelet et de Forent Guyart. Elle reçoit dans ce foyer une

éducation chrétienne solide. Elle pense très jeune à la vie religieuse, mais ses parents la trouvent trop joyeuse pour entrer dans une communauté religieuse et à 17 ans, elle accepte d'épouser Claude Martin. Elle donne naissance à un fils qui s'appelle, lui aussi, Claude. Cependant, le fils n'a que six mois quand le père meurt. Elle se retrouve donc veuve à dix-neuf ans et elle doit gagner sa vie, car son mari ne lui a laissé que des dettes. Elle va travailler pour son beau-frère sur les quais de la Loire avec les débardeurs, c'est là qu'elle manifeste de grands talents de femme d'affaires.

Comme Marie Guyart continue d'être attirée par la vie religieuse, elle rentre en 1631, chez les Ursulines de Tours, laissant son fils qui n'a que douze ans. Celui-ci sera confié à des

membres de la famille, mais le pauvre Claude a bien du mal et vient crier un beau jour aux portes du couvent : « Rendez-moi ma mère. »

Marie qui avait vu le Canada dans un songe se sent vivement appelée à devenir missionnaire. Elle s'embarque en 1639 avec deux autres Ursulines et trois Augustines pour la Nouvelle-France. Inutile de dire que le voyage est périlleux et se déroule dans des conditions physiques incroyables. Rendue à Québec, elle se plaît à éduquer les jeunes Françaises et aussi les jeunes Indiennes qu'elle appelle les « délices de mon coeur » (Claire Gourdeau a donné ce titre à un livre paru aux Éditions Septentrion en 1994). Elle s'est beaucoup intéressée aux cultures amérindiennes, a rédigé un catéchisme huron, trois catéchismes algonquins, un grand nombre de prières et un gros dictionnaire, également en algonquin. Elle est morte à Québec en 1672.

Marie de l'Incarnation nous a laissé plusieurs manuscrits, rédigés pendant les longues nuits froides d'hiver. En effet, elle a entretenu une vaste correspondance avec son fils qui est devenu bénédictin, les membres de sa communauté, de sa famille et d'autres personnes de France. Ses lettres sont des sources historiques fort précieuses pour connaître la vie et les moeurs de la Nouvelle-France. Ses écrits mystiques révèlent la force de sa vie intérieure; à cet égard, la *Relation* de 1654 qui est une réponse à la demande réitérée et pressante de son fils qui désirait connaître toutes les expériences spirituelles de sa mère est un texte exceptionnel. Elle n'y livre pas seulement son itinéraire spirituel, mais elle raconte aussi tout ce qui a fait sa vie : les aspects pénibles du veuvage, de la séparation d'avec son fils, de la vie en Nouvelle-France.

Son oeuvre d'éducation et sa spiritualité se transmettent par les Ursulines qui lui ont succédé au Québec jusqu'à nos jours. Elle a été béatifiée le 22 juin 1980 par le pape Jean-Paul II en même temps que Mgr François de Laval et Kateri de Tekawitha.

Textes de Marie de l'Incarnation

Extrait de *La Relation autobiographique de 1654*, ouvrage réédité par un grand spécialiste de Marie de l'Incarnation, Dom Oury, bénédictin, Solesmes, 1976.

« J'ai dit, dans les grandes angoisses que l'âme souffre à cause de la tendance amoureuse qu'elle a pour le mariage (spirituel) où elle se sent appelée et auquel elle prétend, que les respects s'étant accommodés avec l'amour, cet amour l'a emporté pour faire place à la privauté... Le Bien-Aimé va disposant l'âme dans une (si) cachette et secrète manière qu'à peine aperçoit-on ses vestiges. Ce sont des touches intérieures et des écoulements divins si subtils, si intenses et si éloignés de la

perception, qu'il semble à l'âme qu'elle est absente de son Bien-Aimé; et si (pourtant) il est proche. Elle a les souhaits de l'Épouse; elle l'invite, lui disant : Venez, mon Bien-Aimé, venez en mon jardin. Puis elle expérimente qu'il est proche d'elle et qu'elle entend sa voix comme une manifestation à la dérobée qui la fait tressaillir d'aise et dire par ses élans amoureux : J'entends la voix de mon Bien-Aimé! Voilà qu'il regarde! Il est derrière la muraille, il me regarde à travers le treillis . » (Cantique des Cantiques, 2, 9 : 58.)

« Donc, à l'âge de trente-quatre à trente-cinq ans, j'entrai en l'état qui m'avait été comme montré et duquel j'étais comme dans l'attente. C'était une émanation de l'esprit apostolique, qui n'était autre que l'Esprit de Jésus-Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eût plus de vie que dans le sien et par le sien, étant toute dans les intérêts de ce divin et suradmirable Maître et dans le zèle de sa gloire, à ce qu'il fût connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son Sang précieux. Mon corps était dans notre monastère, mais mon esprit qui était lié à l'Esprit de Jésus ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait en esprit dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitable où il y avait des âmes raisonnables que je voyais toutes appartenir à Jésus-Christ. Je voyais, par une certitude intérieure, les démons triompher de ces pauvres (âmes) qu'ils ravissaient au domaine de Jésus-Christ, notre divin Maître et souverain Seigneur, qui les avait rachetées de son Sang précieux.

(...) Je me promenais en esprit dans ces grandes vastitudes et j'y accompagnais les ouvriers de l'Évangile, auxquels je me sentais unie étroitement à cause qu'ils se consumaient pour les intérêts de mon céleste et divin Époux, et il m'était avis que j'étais une même chose avec eux.» p. 90-91.

Prière pour notre temps

O sagesse océanique qui nous envahis et nous pousse à nous engager pour découvrir tous les besoins de l'humanité, donne-nous de ta puissance. Que l'Esprit de Jésus soit un feu qui nous stimule à lutter contre les injustices et à changer les mentalités négatives! Que notre cœur s'ouvre toujours plus grand à l'amour du Bien-aimé pour le faire connaître de par le monde entier.

Novembre

JEANNE MANCE
(Langres 1606 - Montréal 1673)

Image d'Épinal ou femme de tête et de coeur ?

par Françoise Deroy-Pineau



Tout le monde au Québec se fait une image de Jeanne Mance, son petit mouchoir blanc sur la tête, ses lucioles pour éclairer le sanctuaire, son Hôtel-Dieu pour soigner les blessés, son dévouement, son abnégation, ses hauts faits pour sauver une Ville-Marie assaillie par l'ennemi.

On croit d'autant mieux la connaître que l'historiographie traditionnelle est relayée par des allusions médiatiques dont l'inspiration rejoint parfois plus le fantasme que l'histoire; ne renouvelle rien à son sujet; et ajoute d'autres préjugés aux images reçues.

En fait, depuis Marie-Claire Daveluy¹, pratiquement personne ici ne s'est donné la peine de découvrir le profil de cette pionnière du XVII^e siècle; excepté dom Oury — chargé de sa cause de béatification à Rome — qui a publié en 1983 une relecture spirituelle — et, on s'en doute, pas féministe — de sa vie². N'oublions pas les religieuses hospitalières de Saint-Joseph qui vouent à cette laïque un culte, au demeurant, bien mérité.

C'est pourquoi la curiosité nous a menée³ à chercher quelle femme se cachait sous le mouchoir blanc et les allures dociles de l'iconographie de Jeanne; toute une surprise.

¹ Daveluy, Marie-Claire, 1934 (réédition de 1962), *Jeanne Mance, 1606-1673*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 428 p.

² Oury, dom Guy-Marie, 1983, *Jeanne Mance et le rêve de M. de la Dauversière*, Chambray-lès-Tours, 264p.

³ Deroy-Pineau, Françoise, *Jeanne Mance, de Langres à Montréal, la passion de soigner*, Bellarmin, Montréal, 1995, 176 p.

D'abord, au physique, si l'on en croit le seul portrait réputé authentique, elle était fort différente de sa mise à plat sur vitrail : oeil noir et vif, air décidé, cheveux frisés, port déterminé; rien d'une mauviette.

Quant à son itinéraire biographique, il est « mauditement » stimulant, si on le replace dans le contexte connu de son époque, grâce aux travaux historiques de ces dernières années⁴.

Quelques repères chronologiques

Évidemment, les dates jalonnant le parcours de Jeanne Mance n'ont pas changé. Elle naît en 1606 à Langres en Champagne. Pendant son enfance et sa jeunesse, elle voit mourir la moitié ou le tiers de sa ville des conséquences conjuguées de la peste et de la guerre. En 1639, elle est volontairement célibataire — ni religieuse, ni mariée — et apprend que Madeleine de La Peltrie, une veuve laïque, est partie en Nouvelle-France avec trois ursulines (dont une certaine Marie de l'Incarnation) fonder une école pour les Amérindiennes. Jeanne a de l'entregent et elle sait soigner (nul ne sait comment elle a appris). Sa détermination se forge : elle ira fonder un hôpital en Nouvelle-France. Ce projet est absolument inédit. Les voix — discordantes en d'autres circonstances — les plus diverses font chorus pour empêcher le départ de cette femme, provinciale, sans argent.

Après des péripéties romanesques, Jeanne, fidèle à son intuition intérieure, finit par mobiliser en sa faveur conseils compétents, autorisations et recommandations, d'abord à Langres, puis à Paris où elle rencontre la richissime Angélique de Bullion prête à financer un hôpital en Nouvelle-France, à condition que ce soit notre Langroise qui s'en charge.

En 1641, Jérôme Le Royer de la Dauversière lui confie sur le port de La Rochelle la gestion du projet montréaliste, tandis que le commandement de l'expédition est sous les ordres de Paul de Chomedey. Arrivée à Québec, Jeanne fait la connaissance de Madeleine de La Peltrie. Elles hivernent ensemble et préparent (avec Chomedey et une quarantaine d'artisans) la fondation de Montréal, controversée pour cause de guerilla iroquoise.

⁴ Entre autres, la thèse de doctorat soutenue par Dominique Deslandres en histoire à l'Université de Montréal en 1990 : *Le modèle français d'intégration socio-religieuse. Missions intérieures et premières missions canadiennes - 1600-1650*, 2 tomes, 510p + CXIXp. Cette thèse synthétise de nombreux autres travaux. Par ailleurs, les traductions par Lucien Campeau (1992) de la correspondance privée des jésuites apportent un autre éclairage sur certains faits concernant Montréal. *Monumenta Novae Francae, VI, «1644-1646»*, Bellarmin, Montréal.

Le 17 mai 1642, malgré tous les conseils « raisonnables », c'est la fondation de Montréal et la construction d'un fort pour abriter la quarantaine de colons dont à peine six femmes. Jeanne guérit les premières blessures sous une tente. Elle soigne les pieds gelés d'un certain Pachirini. Quelques bandes algonquines venues planter leurs tipis près du fort, s'envolent aussitôt par crainte des menaces iroquoises. Jeanne envisage alors de partir « aux Hurons » rejoindre les Amérindiens où ils sont. Le projet avorte car madame de Bullion exige de construire le premier Hôtel-Dieu à Montréal. Ce qui est fait en 1645.

Trois fois Jeanne doit refaire le périlleux voyage en France. En 1649-50, il faut convaincre les bailleurs de fonds de Montréal de soutenir leur effort menacé par une situation politique et sociale très difficile en France (la Fronde). En 1658-59, Jeanne va faire soigner son bras droit brisé et recruter des religieuses pour l'Hôtel-Dieu. En 1662-64, elle retourne encore susciter la mise en place d'un statut juridique efficace pour le transfert de ressources vers Montréal. Pendant ces années, sa gestion inventive permet une utilisation originale des ressources et sauve la colonie.

Entre temps, elle plante un jardin de plantes médicinales, met au point les soins aux scalpés et autres accidentés du climat et de la guérilla, accueille des orphelins; lorsqu'un problème se pose, elle se tient toujours à la disposition des gens de Montréal qu'ils soient hommes ou femmes, adultes ou enfants (elle est moult fois marraine), Français ou Amérindiens.

Épuisée à la fois par le travail et les comptes tâillons que lui demande une nouvelle administration masculine qui n'a ni connu ni compris les affres de la période pionnière et le rôle unique que des femmes comme elle y ont joué, Jeanne Mance s'éteint dans l'ombre le 18 juin 1673.

Mise en perspective sociologique

Après une période d'éclipse, Jeanne est désormais considérée comme co-fondatrice de Montréal, à égalité avec Paul de Chomedey de Maisonneuve. À travers la fondation de Montréal et de son Hôtel-Dieu, elle s'est taillé une carrière de pionnière participant à la mutation de l'île déserte en prospère cité. Ce parcours, à l'image de la ville, s'est construit aux frontières :

- . d'une politique d'installation de pionniers au XVII^e siècle et du régime français qui s'épanouira au XVIII^e siècle
- . des nations européennes et amérindiennes
- . d'aventures économiques, géographiques et mystiques.

Comme la cité qu'elle fonde, Jeanne se bat sur plusieurs fronts : l'eau et l'hiver, l'incompréhension des administrateurs et de certains bailleurs de fonds, les Iroquois et

les luttes intestines. Au milieu de ce puzzle de conflits imbriqués, de projets innovateurs et d'amitiés confiantes, elle réussit à fonder un Hôtel-Dieu. C'est dans cet hôpital, l'une des plus téméraires réalisations de cette époque, qu'elle reçoit les premiers scalpés et autres blessés de la guérilla ou les accidentés du rude climat.

Par la mise en place de liens sociaux, elle participe à la création de la nouvelle société. Par son action sanitaire et humanitaire, elle appuie le développement et l'aménagement de la nouvelle ville dont l'Hôtel-Dieu est le coeur.

Au seuil du XX^e siècle, cette institution est encore l'une des plus importantes de Montréal.

Mais Jeanne n'aurait rien réalisé si elle n'avait pas d'abord été une mystique, une folle de Dieu. Malheureusement, excepté son testament, il ne reste qu'une seule lettre d'elle, écrite à son confident spirituel, un jésuite, Jean-Baptiste Saint-Jure.

Un texte de Jeanne

« Les grâces que Dieu me fait m'obligent à me rendre plus fidèlement attachée à son bon plaisir. Il n'y a rien au monde que je ne fisse pour accomplir cette divine et tout adorable volonté, qui est le seul désir et amour de mon coeur. C'est là toute ma passion; ce sont là toutes mes affections, c'est mon seul amour et mon unique paradis. En un mot, c'est mon Dieu; la volonté de Dieu est mon Dieu et si Dieu se pouvait quitter pour faire son bon plaisir, je laisserais Dieu pour faire sa volonté. C'est l'impossible. Enfin, Dieu veut-il que je sois méprisée? Je le veux; c'est là mon paradis. Veut-il que le diable me tourmente? Je le veux et c'est là mon Dieu; le bon plaisir de mon Dieu, c'est mon Dieu.»¹

La prière qu'elle nous inspire

Le goût des vraies joies de la vie m'oblige à me rendre plus fidèlement attachée au désir de mon instinct profond. Je ne voudrais rien faire d'autre au monde qu'accomplir ce désir, si difficile à saisir, tant je suis trop souvent à la surface de moi-même. Pourtant, c'est le seul désir et amour de mon coeur. C'est là toute ma passion. Ce sont là toutes mes

¹ Cité par Oury *op. cit.* (1983 : 116).

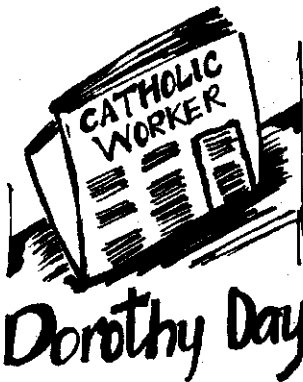
affections, et c'est là que se situe le centre obligé de moi-même, de mes amours et de mes amitiés. Je crois que ce lieu le plus profond de moi-même est paradoxalement celui de l'Altérité fondamentale, de l'Amour bienveillant, à la fois intime et cosmique. Sa volonté et la mienne la plus profonde ne peuvent qu'y être confondues dans le mouvement de la Vie. Le contraire serait impossible. La Vie veut-elle que je sois méprisée ? Laisse-t-elle la confusion me tourmenter ? Je l'accepte car je sais que tôt ou tard cela se transformera mystérieusement en joie. Je le veux et c'est là mon souhait; le bon plaisir de la Vie rejoint ainsi celui de ma volonté la plus profonde.

Décembre

DOROTHY DAY
(1897-1980)

Cinquante ans au service des pauvres et des démunis

par Nusia Matura
avec la collaboration d'Agathe Lafortune



Dorothy Day est née à Brooklyn aux États-Unis dans une famille où le père, journaliste sportif, est de confessionnalité calviniste et la mère, issue d'une famille de marchands et d'artisans, de tradition anglicane. Au cours de son jeune âge, passé à Chicago, elle vit, dit-on, des périodes de tristesse et elle se montre particulièrement sensible à l'aspect éphémère de la joie et de la beauté. Elle se signale aussi par son goût de la lecture.

Quand son frère entreprend une carrière de journaliste en couvrant les luttes du mouvement ouvrier, cela la sensibilise à cette réalité qu'elle voudra approfondir avec ferveur toute sa vie. À cette époque, elle lit Kropotkin, un anarchiste russe qui l'amène à réaliser que sa vie serait désormais liée au sort des ouvriers. « J'avais reçu un appel », dira-elle, « une direction à donner à ma vie ». Elle obtient une bourse d'étude et elle entre à l'université où elle se montre plus intéressée à la question de la pauvreté et de la lutte des classes qu'aux disciplines académiques. Elle abandonne la pratique religieuse croyant que c'était là une béquille pour les faibles et elle décide également de quitter l'université pour aller faire du journalisme à New York. Elle loue une chambre dans un secteur de cette ville habité par

des immigrants juifs. Elle fait des reportages sur les grèves et les mouvements pacifistes. Elle interviewe Léon Trotsky et elle s'associe avec enthousiasme aux premiers jours de la révolution russe de 1916. Pacifiste, elle dénonce la conscription et l'entrée en guerre des États-Unis. Elle travaille pour un journal radical qui est bientôt supprimé par un gouvernement américain résolument antisocialiste. Dorothy Day a milité au sein de groupes contestataires et radicaux, mais jamais elle ne s'est complètement attachée à ces groupes car, dit-on, elle était plus attirée par les personnes que par les idéologies.

À l'occasion d'une manifestation organisée par les suffragettes à Washington, elle est arrêtée puis condamnée à l'emprisonnement. Elle participe à une grève de la faim pour protester contre ses mauvaises conditions de détention et elle subit l'isolement total qui lui est imposé suite à ce geste de révolte. Ayant retrouvé sa liberté, elle fréquente des groupes de militants socialistes et radicaux et elle mène une vie mondaine trépidante. Elle aime la ville de New York et le bouillon de cultures qui l'anime. Elle tombe bientôt amoureuse d'un écrivain et elle devient enceinte. Le père refuse l'enfant, elle se fait donc avorter. Puis, elle fait la connaissance d'un autre homme de lettres, le dramaturge Eugene O'Neill. Dans la conduite de sa vie privée Dorothy Day affiche alors la totale liberté d'une femme qui conteste les lois répressives et les normes moralisatrices de la société. Si elle fréquente assidûment les bars et les *dancings* à cette époque de sa vie, il lui arrive alors également d'aller à la messe car elle y trouve un réconfort dont elle a besoin.

Puis un jour, ne pouvant plus supporter la vie qu'elle mène, elle rompt avec son existence de bohème. En 1918, elle entreprend des études d'infirmière mais un an plus tard, elle cède à un très fort désir d'écrire et elle s'embarque vers l'Europe. Elle travaille à l'écriture de *The Eleventh Virgin*, une oeuvre qui aura d'ailleurs beaucoup de succès. Publié en effet en 1923, ce livre lui procurera des droits d'auteur suffisants pour en vivre pendant quelque temps. Elle cédera même ses droits sur cette oeuvre à un producteur de cinéma.

De retour en Amérique, elle s'installe à Chicago dans un quartier pauvre de la ville et elle continue d'écrire. Pour subsister, elle prend tout ce qui passe; elle est caissière puis modèle pour des artistes peintres. Ses amis, à nouveau, sont des radicaux. Avec eux, elle travaille dans un asile pour sans-abris auprès de femmes toxicomanes, prostituées, ayant aussi volé ou tenté de se suicider. Suite à une descente de police effectuée dans ce lieu, elle est arrêtée et emprisonnée avec ces femmes pour prostitution. Cette seconde expérience d'emprisonnement dans sa vie est vécue comme humiliante, mais elle lui permet de découvrir une générosité et une solidarité qu'elle n'avait encore jamais trouvées.

Au début des années 20 elle habite dans une famille catholique. Elle entreprend de lire le *Nouveau Testament* et parallèlement, *Crimes et châtements* de Dostoievsky. Mais

grâce à l'argent que lui procure la publication de son livre, elle peut retourner à New York, où elle lie son existence à celle d'un anarchiste et d'un athée. Malgré une participation active à la vie artistique et intellectuelle du « village » du New York des années 20, Dorothy ressent de plus en plus le désir de se recueillir en elle-même et de prier. Quand elle se retrouve enceinte à nouveau, elle décide de faire baptiser son enfant à l'Église catholique, déterminée à lui épargner les « doutes, les hésitations et l'amoralité » de sa propre vie. Si la naissance de sa fille, survenue en 1927, lui procure de la joie, son baptême entraîna par contre un malheur, celui de la rupture avec son compagnon de vie qui refusait toute ingérence extérieure sur sa conduite qu'elle vienne de l'État ou de l'Église. Cet homme, qui estimait que la religion était une fuite morbide hors de la réalité, ne pouvait accepter que Dorothy s'approche de l'Église catholique, même à pas hésitants. Dorothy finit pourtant par se faire baptiser. Or, en adhérant au catholicisme elle fut amenée à éprouver un double deuil : celui de devoir rompre avec l'homme qu'elle aimait et celui également de rejeter « la cause des ouvriers, ces pauvres du monde avec lesquels le Christ avait passé sa vie » car si l'Église était la maison des pauvres, elle était aussi, hélas, le lieu du pouvoir et des privilèges.

Dorothy élève donc seule sa fille, Tamar. Et cinq ans passent au cours desquels elle se soumet aux exercices spirituels que lui proposent les prêtres catholiques. Elle trouve cependant que la pensée sociale de ces hommes est bien limitée, car elle estime pour sa part que le monde a davantage besoin de justice sociale que de charité. La recherche de la justice impliquait, selon elle, que l'on questionne les valeurs de la classe dominante, or les hommes d'Église ne se montraient pas prêts à le faire.

En 1929, Hollywood fait appel à ses talents d'auteure. Elle est ainsi amenée à écrire des scénarios de films. En 1932, elle se joint, à titre de journaliste, à la Marche de la faim des chômeurs sur Washington. Ce moment est décisif dans sa vie car il lui permet d'observer la transformation qu'opère sur ces gens la poursuite d'un projet idéal. Elle aspire dès lors à se mettre au service des pauvres et des travailleurs. Elle fait la connaissance de Pierre Maurin, un paysan français formé à la philosophie du personnalisme et dévoué à la cause de la construction d'un monde nouveau. « L'avenir sera différent, disait-il, si on fait le présent différent ». Il fallait, selon lui, commencer la révolution en soi. Nul besoin de former des comités pour étudier le problème; il suffisait d'incarner les paroles du Christ pour mettre l'Évangile en pratique et ensuite inciter d'autres personnes à en faire autant. Ni Maurin, ni Dorothy Day n'étaient en faveur de l'État-providence. Ils pratiquaient la pauvreté et ils vivaient parmi les pauvres comme le Christ l'avait fait lui-même et ils espéraient ainsi redresser les injustices sociales.

À l'occasion de la fête des travailleurs, le 1^{er} mai 1933, vingt-cinq mille exemplaires de la première édition du journal fondé par Dorothy Day sont mis en circulation. **The Catholic Worker** est vendu à un cent la copie. En 1994, il est tiré en 90 000 copies et il se vend toujours au même prix. L'abonnement annuel est quant à lui fixé à 25 cents. Indépendant

de l'institution ecclésiale, ce journal qui existe encore aujourd'hui est un exemple des miracles accomplis grâce à la foi et à l'adhésion aux grandes causes.

Après un périple long et difficile Dorothy Day était donc parvenue à réaliser un idéal, celui de créer un organe de presse destiné à la défense des travailleurs et voué à la dénonciation des injustices économiques et sociales. Adeptes de la pauvreté, Dorothy Day distingue cependant pauvreté volontaire — qui veut dire liberté — et esclavage de l'indigence, qui est le résultat d'un péché c'est-à-dire d'une injustice institutionnalisée. Il faut préciser que la notion de pauvreté à laquelle elle se réfère ne signifie pas seulement dénuement matériel; elle comprend aussi toutes les expériences humaines d'accès à la vulnérabilité.

Des volontaires enthousiastes commencent bientôt à se réunir au local du journal; c'est la deuxième phase du programme des Catholic Workers qui commence avec la création des « Maisons d'hospitalité ». La soupe populaire a été créée de la même façon, c'est-à-dire spontanément. Il y avait toujours du café ou de la soupe pour ceux qui en voulaient. Tous et toutes étaient bienvenus. Bientôt, des centaines de personnes s'y sont retrouvées, faisant la file à la porte du local. Une trentaine de ces maisons furent ouvertes à travers le pays au cours des années 30. De la même façon, des fermes communautaires s'établissent à leur tour pour accueillir des gens provenant de tous les horizons — pèlerins, savants, fous de Dieu, jeunes et vieux, ouvriers, etc. — Dorothy Day parle à cet égard d'une grande famille où il est possible de vivre une vie communautaire dans une relative harmonie sans qu'il soit nécessaire de se référer à une règle écrite. La fondation de cette communauté ne doit pas être vue comme le résultat d'un idéal à atteindre, mais plutôt comme la reconnaissance d'une réalité, déjà accomplie dans le Christ, disait Dorothy Day. Durant les années 30, Dorothy voyage à travers les États-Unis, visitant ses maisons et écrivant des reportages sur les bouleversements sociaux causés par la dépression économique. Partout où il y avait des troubles et où les ouvriers contestaient les conditions injustes qui étaient les leurs, Dorothy Day y était pour montrer qu'il y avait des catholiques de leur côté. C'était un moment de grande effervescence pour les catholiques parce que les laïcs, pour la première fois, agissaient par eux-mêmes, sans la supervision des autorités religieuses officielles.

Comment parler de la spiritualité de Dorothy Day sans dire qu'elle trouvait essentiel de vivre avec les pauvres et d'abandonner ses privilèges. Cette pauvreté était faite, selon elle, de petites choses choisies délibérément; elle était volontaire et consentie. Dorothy ne s'inquiéta pas outre mesure de l'avenir des Catholic Workers, dit-on. Elle pensait plutôt qu'une relève naîtrait et que les jeunes feraient leur propre expérience. Bref, que cette œuvre continuerait si telle était la volonté de Dieu.

Dorothy Day a vécu les derniers moments de sa vie parmi les femmes d'un asile de sans-abris qu'elle avait mis sur pied. Elle consacrait tout son temps à la prière, car elle pensait

que son travail c'était désormais de prier. Elle est décédée à l'âge de 83 ans. **Time Magazine** a parlé d'elle comme d'une sainte vivante, une sainte de notre temps qui aimait citer Dostoïevski disant : « Le monde sera sauvé par la beauté. »

Extrait de **The Long Loneliness**. Traduction libre de Nusia

« Je ne peux écrire que ce que je connais de moi-même... Je demande à Dieu de me connaître davantage pour Le mieux connaître... Je n'ai pas toujours senti la richesse et le caractère sacré de la vie, mais toute ma vie j'ai été hantée par Dieu. Mon coeur vibrat quand j'entendais le nom de Dieu. Je crois que chacun de nous a cette aspiration vers Dieu ».

Extrait de **By Little and By Little**, p.340 et ss /

« Souvent, nos coeurs sont lourds des tragédies du monde, des nouvelles horribles venant du Vietnam, du Brésil, du Biafra ou de la Ligue israélo-arabe. Voici de nouveau que nous arrivons à l'Avent et à Noël et avec cela, c'est la juxtaposition de la joie et de la tristesse, de la nuit et de la clarté de l'aube. Ce qui nous sauve, c'est l'espoir. Qu'est-ce que les femmes ont fait après la crucifixion? Les hommes se tenaient à part. Ils étaient en train de prier et de se lamenter tandis que les femmes de par leur nature avaient à continuer la vie (« they had to go on with the business of living »). Elles ont préparé les aromates, ont acheté le linceuil nécessaire à la sépulture. Elles ont observé le Sabbat et elles se sont empressées d'aller au tombeau le dimanche matin. C'est leur travail qui leur a donné la compréhension ("insight")... Peut-être cela est-il plus facile pour une femme parce que, quelle que soit la catastrophe ou quelle que soit la menace, une femme a à continuer. Elle a à vivre et à s'occuper des affaires de la vie. La femme accomplit des tâches matérielles et ainsi, elle maintient l'équilibre...»

Prière pour notre temps

Dorothy, toi dont l'hospitalité ne connaissait pas de bornes, tu accueillais toute personne qui venait à toi. Il ne suffit pas, tu l'as dit, de donner librement ce qu'on possède; il faut vivre avec ses soeurs et ses frères, partager leur souffrance, abandonner son espace privé, son confort matériel, ses certitudes intellectuelles et spirituelles. Donne-moi un peu de ta générosité d'esprit afin que moi aussi je puisse accueillir ceux et celles qui

viennent vers moi. Toi, tu étais capable de te dépouiller de tout, non seulement de ce que tu avais, mais de ce que tu étais. Moi, j'ai peur d'abandonner ce que j'ai... j'ai peur d'être pauvre. Aide-moi à me libérer de mes peurs, rends-moi capable de me déposséder.

Toi, femme d'une totale liberté chrétienne, tu t'engageais à lutter contre l'exclusion, l'exploitation et la violence. Inspire-moi par ton courage d'oser parler et agir en faveur de la dignité et de la vie des autres et de la mienne.

Sois avec moi dans mes inquiétudes pour le monde d'aujourd'hui. Apporte-moi une parcelle de ton courage afin que je puisse m'engager pour la justice et la paix.

Prophète et témoin de Dieu auprès des personnes exclues et marginales, tu n'as jamais méprisé les limites des autres. Hantée toute ta vie par Dieu, insuffle-moi ce même désir et donne-moi d'être fidèle à ma propre quête de l'Absolu.

Sources utilisées

By Little and By Little. The Selected Writings of Dorothy Day, Edited by Robert Ellsberg, Alfred A. Knopf, New York, 1983.

Dorothy Day, The Long Loneliness: an Autobiography, Harper and Row, New York, 1952.

Dorothy Day, Loaves and Fishes, Harper and Row, New York, 1963.

S. Vishnewski, *Meditations, Selected Writings of Dorothy Day*, Paulist Press, New York, 1970.

«Dorothy Day : Neocon Saint ? », *Commonweal*, 12 janvier 1996, p.10.



Ivone Gebara
DES FEMMES EN MOUVEMENT DE LIBÉRATION AU BRÉSIL' (suite)

Entretien avec **Élisabeth J. Lacelle**

Nous rappelons, qu'à la suite de la mise au silence de la théologienne brésilienne Ivone Gebara par les autorités vaticanes, la collective L'autre parole veut dénoncer cette injustice en lui redonnant la Parole par l'intermédiaire de sa revue.

E.L. - Cette théologie féministe s'établit sur des données scientifiques qui à leur tour seront peut-être dépassées un jour, ou jugées erronées. Vous la croyez vraiment libératrice ?

I.G. - Cette théologie tâche d'opérer le meilleur discernement possible dans les données scientifiques. Son but reste de servir « les cris du monde », ceux qu'expriment les femmes notamment, face à la destruction de l'humanité et du cosmos dont nous prenons conscience en cette fin du XX^e siècle. Il y a encore dans notre culture brésilienne et chrétienne (comme ailleurs), un modèle d'humanité qui aliène la femme en tant qu'être humain à part entière. Ce modèle nous est transmis avec l'héritage du monothéisme patriarcal. En posant un seul Dieu Père Tout-puissant, Principe d'un univers qui n'a de sens et de réalité que par lui, ce monothéisme est complice de toutes les hiérarchisations aliénantes de l'autre, la différente, le différent, et rend impossible un véritable partenariat chrétien et social, une véritable communion dont parle tellement l'Église aujourd'hui. La théologie de troisième type propose une cosmologie où l'être humain est vu en connexion vitale avec ses semblables, avec l'univers et avec Dieu (mon corps est interconnecté vitalement avec le corps de l'univers). Elle propose une anthropologie qui pose les êtres humains radicalement égaux dans leurs différences et rejette donc les modèles des différences hiérarchisées. Elle m'apparaît vraiment libératrice.

E.L. - Qu'est-ce que cela implique vraiment ?

I.G. - Qu'il nous faut repenser la vision hiérarchiste qui imprègne les schémas chrétiens de rapports entre Dieu, l'homme (le mâle), la femme, les enfants et les serviteurs (autrefois les esclaves). De même aussi, la hiérarchie de ceux qui savent (les clercs) et ceux/celles qui ne savent pas (les laïcs); celle des pays qui sauvent (ceux de l'Occident et du Nord) et des pays à sauver (ceux du Sud); celle des sauvés qui détiennent le pouvoir de gérer le salut (les hommes baptisés clercs) et celle des sauvés qui ne peuvent qu'être gérés (toutes les baptisées femmes et les laïcs). Les femmes sont-elles véritablement sauvées en Jésus-Christ si des hommes seulement peuvent les instruire et les gérer en tant que telles ?

¹ La première partie de cet article a paru dans L'autre Parole, no 69; printemps 1996.

E.L. -Quel est le Dieu (?) que vous cherchez à dire ?

I.G. -Il ne suffit pas de le dire au féminin. Il faut aller plus loin. De fait, ne vaudrait-il pas mieux ne pas « parler » Dieu pour quelque temps ? Tout au moins, on ne devrait plus dire : Dieu pense, Dieu veut ceci ou cela. Mais plutôt : Nous disons que Dieu pense, veut, ceci ou cela. Tout ce que nous disons sur Dieu n'est-ce pas finalement ce que nous disons sur nous-mêmes ? Les théologies féministes ont bien montré les limites (et faussetés aussi) des discours universels sur Dieu à partir d'une conscience de la foi exclusivement masculine.

E.L. -Vous êtes en train de me dire que Dieu peut-être dit de diverses façons selon qu'il est « cru » et « connu » par des femmes ou par des hommes, dans diverses régions du monde ?

I.G. -En Amérique du Sud, je parle pour le Brésil d'abord, Dieu se dit à partir du cri de celles et ceux qui l'appellent. Si c'est à partir de la faim, de besoins d'haricots, Dieu et son salut se disent en termes de ce que l'on trouve ou pas sur la table. De même pour Jésus-Christ. Il faut le rendre à son humanité. On ne peut le « parler » que s'il est un symbole vivant d'humanité. De même pour Marie.

E.L. -C'est tout l'imaginaire religieux chrétien que vous remettez en question : sa façon de dire l'être humain, ses rapports avec Dieu, le péché, le salut.

I.G. -Comment faire autrement ? Freud a dit que tout l'Occident s'est construit à partir de la culpabilité. Allons-nous continuer de tels discours ? La tradition chrétienne porte une espérance qui devrait l'amener à renouveler constamment sa pensée et ses pratiques selon les besoins de salut que vit l'humanité. En Jésus-Christ c'est l'humanité qui est enceinte de l'Esprit qui veut récréer toute chose (comme il l'a été en Marie), pour accoucher l'être humain le plus authentique possible, toujours à nouveau. Jésus et Marie sont des symboles collectifs. Si les chrétiennes et les chrétiens n'animent pas à nouveau leurs symboles et leurs formulations mythiques du salut, de l'être humain que la grâce libère, c'en est fini avec leur parole dans la conversation humaine.

E.J. -Cette théologie est-elle importante au Brésil?

I.G. -Elle n'est pas majoritaire. Ce qui domine chez nous c'est la théologie de la survivance si je puis dire; celle de la religion qui aide à survivre. Mais il y a des mouvements de pensée, de praxis surtout, qui tendent vers cette nouvelle approche théologique.

À SUIVRE...

SAVIEZ-VOUS QUE...

Sainteté et misogynie ne sont pas incompatibles. Un livre récent de deux cent cinquante-six pages retrace les histoires de vie de près de deux cents saints et saintes. Il s'agirait en même temps d'une histoire de la sainteté dans son incarnation la plus typique et la plus prestigieuse. Les biographies classiques qui y sont présentées par Alison Jones sont parues chez Bordas sous le titre suivant : **Les saints**. Certaines légendes entourant ces femmes et ces hommes exceptionnels seraient assez étonnantes, si on en croit le journaliste du *Devoir* (11.12.95) qui en évoque quelques-unes. Par exemple, celle de l'Irlandais, Fiacre, qui cultivait un jardin miraculeux et en interdisait l'entrée aux femmes. Saint et misogyne, Fiacre serait devenu par la suite le patron des maladies vénériennes...

La vie d'une mystique du XVII^e siècle suscite des recherches. Sainte Thérèse de Lisieux a fait récemment l'objet d'un ouvrage de plus de cinq cents pages, publié chez Novalis et le Cerf, sous le titre *La vie en images*. Les auteurs y proposent un impressionnant corpus de tableaux, statues ou vitraux que Thérèse aurait contemplés de son vivant de même que des images qu'elle aurait elle-même confectionnées à la fin de sa vie pour orner son bréviaire. Chacun de ces documents sont présentés et analysés à l'aide de données théologiques et historiques. Ainsi on apprend, par exemple, pourquoi saint Antoine de Padoue est devenu le patron des objets perdus.

Montaigne a eu une nièce déclarée bienheureuse. Elle s'appelle Jeanne de Lestonnac et elle a été la fondatrice de la première congrégation enseignante féminine de France à obtenir un statut officiel (1607). Les femmes de l'Ordre de Notre-Dame sont affiliées à l'ordre des Bénédictins, mais elles vivent un mode de vie qui est mixte, c'est-à-dire qu'elles sont à la fois cloîtrées et intervenantes dans le monde avec les accommodations que cet état nécessite, par exemple, au plan vestimentaire. Dans leur Monastère ou Maison, elles reçoivent des filles à qui elles enseignent. Ces élèves externes, selon les stipulations d'une règle qui est imposée aux congréganistes, sont reçues en des lieux qui les empêchent d'avoir contact avec les filles pensionnaires qui, elles, se destinent à la vie religieuse « classique » et qui, par conséquent, sont obligées à la clôture. (Référence : E. Rapley, *Les dévotes*, Bellarmine, 1995). Autre temps, autre ségrégation!

La coutume triomphe parfois du droit canon. C'est ce que déclare Élisabeth Rapley en parlant du travail de ces femmes séculières qui, au XVII^e siècle en France, transformèrent la vie religieuse féminine en obtenant d'être reconnues par les autorités officielles de l'Église. Engagées dans divers lieux de services publics : hôpitaux, orphelinats, hospices et écoles, plutôt que cloîtrées, vivant une vie communautaire selon des règles conçues par elles plutôt que calquées sur celles de Rome, ces femmes réussirent à imposer un nouveau modèle de vie religieuse. « Ces filles pieuses », appelées aussi « filles dévotes », n'étant pas liées par les vœux solennels, ne

reçurent pas le nom de religieuses, réservé alors aux moniales. Mais elles ont existé, elles ont subsisté et se sont fait connaître, elles ont reçu leur « consécration » par le bien qu'elles ont accompli. » (Lemoine, cité par Rapley, *Les dévotes* : 172).

Une femme a été élue présidente d'une communauté juive montréalaise. Il s'agit d'une première dans l'histoire de la communauté juive sépharade du Québec. Cette élection, qui marque un pas vers l'intégration égalitaire des femmes juives aux fonctions religieuses officielles, ne va pas faire oublier que les femmes sont tenues d'occuper une section à part dans les synagogues. Selon cette tradition en effet, elles ne peuvent pas prendre place là où les officiants religieux se tiennent pour adresser la parole à la communauté réunie. La nouvelle élue devra donc compter sur la collaboration d'un homme pour assurer, avec elle, cette part de responsabilité. À titre de nouvelle présidente, Madame Ohayon, veut impliquer davantage les femmes et les jeunes, dit-on. « Je respecte les traditions de ma race et de ma religion », aurait-elle également déclaré à une journaliste du Journal de Montréal (06.12.95) qui rend compte de son propos et lui souhaite la force, l'énergie et la santé nécessaire pour mener à bien son mandat. Nous aussi voulons l'assurer de nos vœux de succès.

Le surnaturel et le sacré : une histoire et une géographie. Le grand livre des lieux du monde rappelle la quête incessante de la transcendance à travers l'histoire. Pour retracer les données multiformes et la

richesse d'un héritage culturel qui témoigne du sens religieux des êtres humains depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, un magnifique livre de James Harper présente une description bien documentée d'une trentaine de sites prestigieux du monde, du Mont Sinaï à la cathédrale de Canterbury, du temple de Karnac en Égypte à la mosquée de Cordoue en Espagne, des grottes des Mille Bouddhas en Chine au site de Teotihuacan au Mexique. Au moyen de représentations photographiques et de cartes évoquant à la fois des temples, des tombeaux, des centres de pèlerinage et des sites rupestres, par exemple, l'auteur rappelle les relations universelles de l'humanité avec le surnaturel et le sacré.

Jésus aurait pris femme. L'histoire est une science humaine. Elle permet la mise à jour de données qui sont parfois étonnantes. Ainsi Gérard Messadié, auteur français prolifique, est-il venu proposer au cours de l'année 1995 une autre étude sur la vie de Jésus selon laquelle Jésus, personnage historique incontestable, d'après Messadié, ne serait pas mort en croix. Il en aurait été retiré et, de l'avis de l'historien, il serait parti ensuite en direction de l'Inde où il aurait vécu jusqu'à un âge avancé. Toujours selon la thèse développée par Messadié, Jésus n'aurait pas eu de descendance bien qu'il aurait pris femme.

AGATHE LAFORTUNE



Le bulletin **L'autre Parole** est la publication du Collectif du même nom.
Comité de rédaction: *Denise Couture, Yvette Laprise, Marie-Andrée Roy,
Hélène Saint-Jacques et Chantal Villeneuve*
Travail d'édition: *Lorraine Archambault*
Abonnements: *Hélène Saint-Jacques*
Illustration de la page couverture: *Jacqueline Roy*
Impression: Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnement régulier:	1 an (4 nos)	=12,00\$
	2 ans (8 nos)	=22,00\$
	de soutien.....	=
	25,00\$, 50,00\$, 75,00\$, 100,00\$	
	outre-mer 1 an	=14,00\$
	2 ans.....	=24,00\$
	à l'unité	= 3,50\$

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole
Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
Courrier de deuxième classe - Enregistrement no 7153
Port de retour garanti
